

Dieu m'a fortifiée de telle sorte dans les grandes épreuves, les persécutions et les contradictions que j'ai essuyées ces derniers mois, que plus elles étaient grandes, plus mon courage s'augmentait, sans que je me sois lassée un moment de souffrir¹. Non seulement je n'avais aucune aversion contre les personnes qui disaient du mal de moi, mais il me semble que je les aimais encore plus qu'auparavant. Je ne sais comment cela s'est fait, mais je sais bien que c'est un don qui me vient de la main du Seigneur.

Je suis de mon naturel très ardente dans mes désirs ; maintenant ils sont accompagnés de tant de paix, que lorsque je les vois accomplis, je ne m'aperçois même pas si j'en ressens de la joie. En dehors de ce qui regarde l'oraison, peine, plaisir, tout me laisse si calme qu'on me prendrait pour une personne insensible, et quelquefois je reste dans cet état pendant plusieurs jours.

Maintenant encore, comme par le passé, il me prend parfois de violents désirs de faire des pénitences corporelles ; et si j'en fais quelques-unes, loin d'y rencontrer de la difficulté, j'y trouve parfois, et même presque toujours, une jouissance particulière ; j'en fais cependant bien peu, parce que je suis très infirme.

La nécessité de manger m'a donné très souvent une extrême peine ; elle m'en donne à présent une excessive, principalement quand je suis en oraison. Elle doit être bien forte, puisqu'elle me fait répandre quantité de larmes et m'arrache des plaintes, sans, pour ainsi dire, que je m'en aperçoive : ce qui m'est si peu ordinaire, que je ne me souviens pas d'avoir laissé échapper une

(1) La sainte fait ici allusion aux grands travaux qu'elle eut à supporter pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila. (Voir au ch. XXXVI de sa Vie.)

plainte au milieu des plus grandes afflictions de ma vie. En ces circonstances, je ne suis nullement femme, j'ai le cœur dur.

Je désire plus ardemment que jamais voir au service de Dieu des personnes entièrement détachées, qui ne s'arrêtent à aucune des choses d'ici-bas; car toutes ne sont que plaisanterie. Je forme ce vœu tout spécialement pour les savants. Je vois les grands besoins de l'Église, et j'en suis si profondément attristée, que s'affliger d'autre chose me semble se moquer. C'est pourquoi je ne cesse de recommander à Dieu ces hommes éminents en science, persuadée qu'un seul d'entre eux, entièrement parfait et véritablement embrasé du feu de son amour, fera plus de fruit qu'un grand nombre d'autres vivant dans la tiédeur.

En ce qui regarde la foi, je me sens plus ferme que jamais; il me semble que je ne craindrais pas de disputer seule contre les luthériens assemblés, pour les convaincre de leur erreur. Je suis saisie de douleur en songeant à la perte de tant d'âmes.

Je reconnais clairement qu'il a plu à Dieu de se servir de moi pour l'avancement spirituel de plusieurs âmes, et que la mienne, par sa pure bonté, grandit chaque jour en amour pour lui.

Il me semble que quand je m'étudierais à avoir de la vanité, je ne pourrais en venir à bout; il me serait également impossible de m'imaginer que des vertus que je ne possède que depuis peu m'appartiennent, voyant que j'ai passé tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant, à l'heure qu'il est, que recevoir des grâces sans rien accomplir pour Dieu; enfin, étant l'être au monde le plus inutile. C'est pourquoi je considère souvent que les autres avancent dans le service de Dieu, et que moi seule ne fais rien pour le progrès de mon

âme. Ceci n'est certainement pas de l'humilité, mais la vérité; et quand je me vois si inutile, je ne puis parfois m'empêcher d'avoir quelque crainte d'être trompée. Ainsi, je vois clairement que ces avantages qui sont en moi, me viennent de ces révélations et de ces ravissements, auxquels je ne contribue en rien, et dans lesquels je n'agis pas plus que si j'étais une souche. Cela me rassure et me tranquillise; je me jette dans les bras de Dieu, et je me confie en mes désirs, qui ne sont autres, j'en ai la certitude, que de mourir pour lui et de lui sacrifier tout repos, advienne que pourra.

Il est des jours où mille fois je me rappelle ce que dit saint Paul, quoique certainement je sois bien éloignée de l'éprouver au même degré que lui. Il me semble que ce n'est plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me gouverne et me fortifie; dans cet état, je suis presque hors de moi-même; la vie me devient un cruel martyr. Il m'est si douloureux de vivre séparée de mon Dieu, que la plus grande chose que je puisse alors lui offrir, le service le plus signalé que je puisse lui rendre, c'est de vouloir vivre par amour pour lui; mais je souhaiterais que ce fût en soutenant de grandes croix et de grandes persécutions. Ne pouvant étendre sa gloire, je voudrais du moins souffrir pour lui; et je serais prête à endurer tout ce qu'il y a au monde de souffrances, pour acquérir un peu plus de mérite, je veux dire pour accomplir un peu plus parfaitement la volonté de mon Dieu.

De toutes les paroles que j'ai entendues dans l'oraison, de celles même qui m'étaient dites deux ans avant l'événement, il n'en est pas une que je n'aie vu s'accomplir.

Ce que Dieu m'a donné à connaître et à comprendre

de sa grandeur et de sa providence est tel, que presque toutes les fois que j'y pense, je me perds dans cette considération, mon esprit contemplant des merveilles de beaucoup élevées au-dessus de lui, et je demeure dans un profond recueillement.

Dieu est si attentif à me préserver de l'offenser, que j'en suis quelquefois dans l'étonnement. Je vois, ce me semble, le soin extrême qu'il prend de moi, et je n'y contribue presque en rien. Je ne suis qu'un abîme de péchés et de malices; il me semblait même qu'avant que Notre-Seigneur m'eût favorisée de ces grâces, je n'aurais jamais la force de mettre un terme à mes offenses. Si donc je désire qu'elles soient connues, c'est afin que l'on comprenne le grand pouvoir de Dieu. Qu'il soit béni et loué dans les siècles des siècles! Amen.

JÉSUS

La relation qui est en tête, et qui n'est pas écrite de ma main, est celle que je donnai à mon confesseur. Il la transcrivit de la sienne, sans y rien ajouter ou retrancher. C'était un homme très spirituel et théologien¹. Je ne lui cachais rien de tout ce qui se passait en mon âme; il le communiquait ensuite à d'autres savants, et en particulier au Père Mancio². Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit très conforme à l'Écriture sainte; et cela m'a mis l'esprit en repos. Je comprends néanmoins que, tant qu'il plaira à Dieu de me con-

1. Probablement le P. Pierre Ybañez, qui dirigea la sainte pendant six ans, à cette époque.

2. Religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui occupait la première chaire de théologie à l'université de Salamanque.

duire par ce chemin, je dois me défier de moi-même en tout. C'est aussi ce que j'ai toujours fait, quoiqu'il ne m'en coûte pas peu. Veuillez vous souvenir, mon Père, que tout ce que je vous communique ici est sous le secret de la confession, comme je vous en ai supplié¹.

1. Au témoignage du P. Antoine de Saint-Joseph, qui annota les Lettres de sainte Thérèse au dix-huitième siècle, cette relation et la précédente formaient un cahier de douze feuilles, qui se trouvait de son temps entre les mains de don Joseph Tapia Osorio, habitant de Béjar et intendant du duc de ce nom. Les six premières feuilles étaient en effet d'une main étrangère; les suivantes, de l'écriture de la sainte.

RELATIONS

AU P. RODRIGUE ALVAREZ
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS¹

RELATION I

1575

JÉSUS

Il y a quarante ans que cette religieuse prit l'habit².
Dès la première année, elle commença à méditer la

1. Voici dans quelles circonstances furent composées ces relations. Pendant que sainte Thérèse se trouvait à Séville (1573-1576), les Inquisiteurs parurent un jour à la porte de son couvent. Sur la dénonciation d'une novice, mécontente d'avoir été congédiée, ils venaient faire une enquête et réprimer, disaient-ils, de graves abus. Le résultat de cette visite fut de montrer la perfidie de la novice et l'innocence des accusées. Cependant l'affaire ne se termina pas là. Les Inquisiteurs voulurent examiner l'esprit de la sainte et sa manière d'oraison. Ils chargèrent de cette tâche le P. Rodrigue Alvarez, dont la sainteté et la science étaient très estimées dans Séville. A la demande de ce religieux, Thérèse écrivit une relation où elle faisait connaître brièvement son mode d'oraison et nommait les hommes éminents qui l'avaient approuvé. Elle en rédigea aussi une seconde où elle traitait avec plus de développements les matières spirituelles qui n'avaient été qu'effleurées dans la première. (*Reforma de los Descalzos*, t. I, liv. III, ch. XLVI.)

La Fuente pense que la relation que nous plaçons ici la première était destinée à répondre aux interrogations des Inquisiteurs. La seconde, où la sainte s'exprime avec plus d'abandon, lui aurait vraisemblablement été demandée par le P. Rodrigue Alvarez, non plus en qualité de juge, mais comme directeur.

Ribera cite de longs extraits de ces deux relations. (*Vie de sainte Thérèse*, liv. IV, ch. III et VII.)

2. Si ce chiffre de quarante était entendu dans toute sa rigueur, il fau-

passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, consacrant certains temps de la journée à la considération des mystères et de ses propres péchés. Jamais elle n'eut l'idée d'élever son esprit à rien de surnaturel; elle s'occupait des vérités qui lui montraient combien tout passe vite; elle se servait des créatures pour découvrir la grandeur de Dieu et l'amour qu'il nous porte. Cet amour l'excitait beaucoup plus que le reste à le servir; car jamais elle ne marcha par la voie de la crainte, un tel motif ayant très peu d'action sur elle. Elle a toujours eu un grand désir de voir Dieu glorifié, et son Église augmentée. Elle rapportait à ce but toutes ses prières, sans rien faire pour elle-même; elle était persuadée qu'il importait peu qu'elle souffrît en purgatoire, pourvu que cette gloire s'accrût, si peu que ce fût. Elle vécut ainsi vingt-deux ans environ dans de grandes sécheresses, sans qu'il lui vînt jamais en pensée de désirer rien de plus. Elle était si convaincue de sa bassesse, qu'il ne lui semblait pas qu'elle fût digne d'élever son esprit jusqu'à Dieu; et elle regardait comme une grande grâce que lui faisait la divine Majesté, de la souffrir en sa présence pour prier ou pour lire de bons livres.

Il fut question, il y a à peu près dix-huit ans, de la fondation qu'elle fit à Avila du premier monastère des Carmélites déchaussées; mais deux ou trois ans avant cette fondation (je crois que c'est trois ans), il

drait en conclure que sainte Thérèse prit l'habit en 1535. Cette assertion contredirait celle du ch. iv de sa *Vie* où, parlant du temps qui suivit sa profession religieuse, la sainte dit : « Je n'avais pas encore vingt ans. » On se souvient qu'elle était née le 28 mars 1515.

Il est probable que le chiffre rond de *quarante* est ici pour celui de *quarante-deux*. C'est l'opinion de La Fuente. Au reste sainte Thérèse, comme elle le déclare formellement au ch. xxv des *Fondations*, avait peu de mémoire relativement à la supputation des années, et elle y attachait peu d'importance.

commença à lui sembler qu'on lui parlait quelquefois intérieurement; elle eut aussi quelques visions et quelques révélations, mais dans son intérieur, et qui ne frappaient que les yeux de son âme; car elle n'a jamais rien vu ni entendu par les yeux et les oreilles du corps, hors deux fois qu'elle crut entendre parler, mais elle ne comprit rien à ce qui lui était dit. Quand elle avait de ces visions intérieures, la représentation des objets ne durait pas pour l'ordinaire plus qu'un éclair; mais les objets ne laissaient pas de lui demeurer aussi fortement imprimés dans l'esprit, et avec des effets aussi puissants, que si elle les eût vus des yeux du corps, et même davantage.

Elle était pour lors si peureuse de son naturel, qu'elle n'osait quelquefois demeurer seule, même pendant le jour; et comme quelque effort qu'elle fit, elle ne pouvait se soustraire à ces visions, elle en était extrêmement affligée, craignant que ce ne fût une tromperie du démon. Elle commença donc à en parler à des hommes spirituels de la compagnie de Jésus.

Ces religieux furent, entre autres :

Le père Araoz, qui était commissaire de la Compagnie, et qui vint à passer où elle était;

Le père François de Borgia, auparavant duc de Gandie, avec qui elle eut deux entretiens;

Le père provincial Gilles Gonsalez, qui est à présent à Rome;

Celui qui est actuellement provincial en Castille¹, qu'elle n'a pourtant pas tant pratiqué que le père Gonsalez;

Le père Balthasar Alvarez, aujourd'hui recteur à Salamanca, qui l'a confessée pendant six ans;

Le père Salazar, recteur actuel de Cuenca;

1. Le P. Jean Suarez.

Le père Santander, recteur de Ségovie ;

Le père Ripalda, recteur de Burgos ; celui-ci était très mal disposé en sa faveur, à cause des récits qu'on lui avait faits, jusqu'à ce qu'il eût conféré avec elle ;

Le docteur Paul Hernandez, à Tolède, consultant de l'Inquisition ;

Un autre père, le docteur Gutierrez, qui était recteur à Salamanque lorsqu'elle lui parla.

Quelques autres pères de la Compagnie, qu'elle a trouvés dans les différents endroits où ses fondations l'ont appelée, et dont elle a recherché l'entretien, sur la réputation qu'ils avaient d'hommes spirituels.

Elle communiqua aussi beaucoup avec le père Pierre d'Alcantara, saint homme de la réforme de Saint-François. Ce fut lui qui contribua le plus à faire entendre que cette religieuse était conduite par l'esprit de Dieu.

On passa plus de six années à faire différentes épreuves, comme elle l'a écrit plus au long, et comme on le verra encore par la suite ; mais on avait beau l'éprouver, elle avait beau s'affliger et répandre des larmes, elle n'en était que plus sujette aux suspensions et aux ravissements, ce qui lui causait beaucoup de peine.

On faisait pour elle quantité de prières, et l'on disait beaucoup de messes, pour obtenir de Dieu qu'il la conduisît par une autre voie, parce que sa frayeur était extrême quand elle n'était point en oraison. Cependant on remarquait en elle un grand progrès dans la perfection, sans que ce progrès fût accompagné de vaine gloire ou d'orgueil, ni de la moindre tentation qui y eût rapport ; au contraire, elle était très confuse et toute honteuse que cela fût su. Elle ne parlait même jamais de ce qu'elle éprouvait, à moins que ce ne fût à ses confesseurs, ou à des gens de qui elle pût recevoir quelque lumière ; et cela lui coûtait plus à révéler que si c'eût été de grands

péchés, parce qu'il lui semblait qu'ils allaient se moquer d'elle, et traiter ce qu'elle leur disait de contes de femelle, chose qu'elle a toujours eue en horreur.

Il y a environ treize ans, plus ou moins, toujours était-ce après la fondation du couvent de Saint-Joseph, où elle avait passé en sortant de son premier couvent; il y a, dis-je, à peu près ce temps-là, qu'il vint à Avila un inquisiteur; je ne sais s'il l'était de Tolède, mais il l'avait été de Séville: il se nommait Soto¹, et est aujourd'hui évêque de Salamanque. Elle fit en sorte d'avoir un entretien avec lui pour se rassurer davantage. Elle lui rendit compte de tout. La réponse de cet inquisiteur fut qu'il ne trouvait rien dans ce qu'elle lui disait qui pût regarder son office, puisque tout ce qu'elle voyait et entendait dans l'oraison ne servait qu'à l'affermir de plus en plus dans la foi catholique; et en effet, elle a toujours été et est encore très ferme sur ce point. Elle a toujours désiré très ardemment la gloire de Dieu et le salut du prochain, à tel point que, pour sauver une seule âme, elle endurerait volontiers mille morts.

Cependant comme cet inquisiteur la vit si fort dans la peine, il lui conseilla de mettre par écrit tout ce qui regardait son oraison, et même toute l'histoire de sa vie, sans en rien omettre, et de communiquer cet écrit au père maître Avila², qui était un homme fort éclairé en matière d'oraison; après avoir reçu de lui une réponse, elle pourrait se tenir tranquille. Elle suivit ce conseil; elle écrivit sa vie et ses péchés. Le P. Avila lui répondit, la consola et la rassura beaucoup. Cette relation était telle que tous les savants qui la virent, et qui étaient les confesseurs de cette religieuse, disaient qu'elle contenait

1. Don François Soto de Salazar remplit la charge d'inquisiteur à Cordoue, à Séville, et plus tard à Tolède.

2. Le B. Jean d'Avila.

des avis très salutaires pour la vie spirituelle. Ils lui ordonnèrent de la transcrire, et de composer un autre petit livre¹, pour servir d'instruction à ses filles, car elle était alors prieure.

Malgré tout cela, comme il lui venait en pensée que des personnes spirituelles pouvaient être trompées aussi bien qu'elle-même, elle ne laissait pas, de temps à autre, de retomber dans ses frayeurs. Elle pria donc son confesseur de trouver bon qu'elle communiquât encore de son intérieur avec quelques grands théologiens, quand même ils ne seraient pas fort adonnés à l'oraison, parce qu'elle ne désirait autre chose que de savoir si ce qui lui arrivait n'avait rien de contraire à l'Écriture sainte. Ce n'est pas qu'elle ne se consolât quelquefois, en considérant que, quand même elle eût mérité par ses péchés de tomber dans l'illusion, il n'y avait pas d'apparence que Dieu permit que tant de bonnes âmes qui désiraient l'éclairer y tombassent de même.

Ce fut dans l'intention que je viens de dire qu'elle commença à consulter des pères de l'ordre du glorieux saint Dominique, qui avaient été autrefois ses confesseurs, avant qu'il fût question chez elle d'aucun effet surnaturel. Ce ne fut pourtant pas aux mêmes pères qui l'avaient déjà confessée qu'elle s'adressa mais à d'autres du même ordre. Voici les noms de ceux qu'elle consulta :

Le père Vincent Baron, qui la confessa durant un an et demi à Tolède. Il était alors consulteur du Saint-Office, et il l'avait pratiquée pendant de longues années avant toutes ces choses. C'était un homme d'une science profonde. Il la rassura beaucoup, comme avaient fait les pères de la Compagnie dont j'ai parlé ; ils s'accordaient

1. Elle parle du *Chemin de la perfection*, qu'elle écrivit étant prieure à Saint-Joseph d'Avila.

tous à lui demander ce qu'elle pouvait craindre, puisqu'elle n'offensait pas Dieu, et qu'elle était persuadée de sa propre misère ;

Le père Pierre Ibañez, qui était lecteur à Avila ;

Le père maître Dominique Bañès, qui est à présent régent du collège de Saint-Grégoire de Valladolid. Il fut son confesseur pendant six ans, et, depuis ce temps-là, elle a toujours continué à lui demander par lettres ses avis, dans les occasions qui se sont présentées ;

Le père maître Chavès ;

Le père maître Barthélemy de Medina, professeur à l'université de Salamanque. Comme elle savait qu'il était fort prévenu contre elle, sur le récit qu'on lui avait fait des choses dont il s'agit, elle se persuada que, n'étant retenu par aucun égard, il lui dirait plus franchement qu'un autre si elle était dans l'illusion. Il y a de cela un peu plus de deux ans. Elle obtint de se confesser à lui durant le séjour qu'elle fit à Salamanque, et lui rendit compte de tout ce qui la concernait. Elle lui remit aussi la relation de sa vie afin qu'il fût mieux informé ; mais il la rassura autant et plus que les autres, et fut depuis un de ses meilleurs amis.

Elle se confessa aussi quelque temps au père Philippe de Menesès, lorsqu'elle alla fonder le couvent de Valladolid ; il était alors recteur du collège de Saint-Grégoire, et quelque temps auparavant, ayant entendu parler de ce dont il s'agit, il avait eu la charité d'aller exprès à Avila, pour s'entretenir avec elle, dans le dessein de la détromper s'il la trouvait dans l'illusion, ou de la défendre contre la calomnie si elle était dans la bonne voie. Il fut fort satisfait d'elle.

Elle traita aussi particulièrement avec un provincial de l'ordre de Saint-Dominique, le père Salinas, homme très spirituel, et avec un autre présenté, le père Lunar

prieur de Saint-Thomas d'Avila; et enfin, à Ségovie, avec un lecteur en théologie, le père Jacques de Yanguas.

Parmi ces pères de l'ordre de Saint-Dominique, il y en avait plusieurs qui étaient gens de grande oraison, et peut-être l'étaient-ils tous.

Elle a encore consulté d'autres personnes, en ayant eu assez d'occasions, durant tant d'années que ses craintes se sont prolongées, et qu'elle a été obligée de se transporter en divers lieux pour ses fondations. On a eu recours à quantité d'épreuves, car tout le monde souhaitait pouvoir l'instruire, et ces épreuves n'ont servi qu'à la rassurer et à convaincre ceux qui les faisaient. Elle était toujours prête à accomplir ce qu'on lui ordonnait, et elle s'affligeait quand elle ne pouvait pas obéir en ce qui concernait ces choses surnaturelles. Son oraison, et celle des religieuses qu'elle a admises dans la Réforme, est toujours animée d'un désir ardent d'étendre la foi, et c'est pour cette fin, autant que pour le bien de son ordre, qu'elle a fondé le premier monastère.

Elle a toujours dit que, si quelques-unes de ces choses surnaturelles qu'elle éprouvait lui eussent inspiré le moindre sentiment contraire à la foi catholique et à la loi de Dieu, elle n'aurait pas eu besoin d'aller chercher des docteurs ni de faire des épreuves, mais qu'elle aurait aussitôt reconnu que c'était l'ouvrage du démon.

Jamais elle n'a réglé sa conduite sur ce qui lui avait été inspiré dans l'oraison: et quand ses confesseurs lui disaient d'agir autrement, elle leur obéissait sans la moindre répugnance, et les instruisait de tout ce qui lui arrivait. Quelque assurance qu'on pût lui donner que c'était Dieu qui agissait en elle, jamais elle n'a cru cela assez résolument pour en jurer, quoique à en juger par les effets et par les grandes grâces qu'elle recevait,

elle eût tout lieu de croire que du moins quelques-unes de ces choses lui venaient de Dieu. Ce qu'elle a toujours désiré le plus a été d'acquérir des vertus ; et c'est aussi ce qu'elle a le plus recommandé à ses religieuses, ayant coutume de leur dire que l'âme la plus humble et la plus mortifiée sera aussi la plus spirituelle.

Le père maître Dominique Bañès, qui demeure à Valladolid, est celui avec qui elle a toujours eu et a encore le plus de communication. Elle lui a remis la relation écrite dont elle a parlé, et il l'a, dit-il, présentée au Saint-Office, à Madrid. En tout elle se soumet à la foi catholique et à l'Église romaine ; mais personne ne l'a encore blâmée, parce que les choses dont il s'agit ne dépendent pas de nous, et Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

La raison pour laquelle ces faits ont été tant divulgués, c'est que, comme cette religieuse était toujours dans la crainte, et qu'elle a consulté un grand nombre de personnes, les unes l'ont dit aux autres. Il faut joindre à cela un ennui qui lui est arrivé relativement à la relation qu'elle avait écrite ¹. Cette divulgation des secrets de son âme a été pour elle un extrême tourment, une croix très pesante, et lui coûte encore bien des larmes ; non par humilité, assure-t-elle, mais pour les motifs qu'elle a exposés. Il a paru que Dieu n'a

1. La sainte fait ici allusion aux indiscretions de la princesse d'Eboli, fondatrice du couvent des Carmélites de Pastrana. Cette dame, sachant que la duchesse d'Albe avait lu la relation de la sainte, voulut avoir le même privilège et l'obtint à force d'instances. Mais tandis que la duchesse d'Albe lisait cet écrit dans son oratoire, la princesse l'abandonnait à la maligne curiosité des officiers et des femmes de son palais. De là pour la sainte de nombreux ennuis. Ce ne furent pas les seuls que lui causa la hautaine et capricieuse princesse. Le prince Ruy Gomez, son époux, étant mort, elle voulut entrer comme religieuse dans le couvent qu'elle avait fondé. Mais au bout de peu de temps, ses exigences et ses mauvais procédés envers les Carmélites furent tels, qu'il fallut transférer à Ségovie le monastère de Pastrana.

permis cela que pour la mortifier vivement; car ceux qui disaient du mal d'elle plus que tous les autres, ont ensuite été ceux qui en ont dit le plus de bien.

Elle a toujours évité avec le plus grand soin de s'en rapporter aux personnes qu'elle jugeait disposées à tout attribuer à Dieu, dans la crainte que ces personnes-là ne fussent aussi bien qu'elle les dupes du démon. Mais quand elle trouvait des gens plus soupçonneux, c'était avec eux qu'elle traitait plus volontiers, quoique ceux-ci ne laissassent pas de lui faire de la peine, quand, pour l'éprouver, ils ne lui marquaient qu'un mépris général pour toutes ces choses, parce qu'il y en avait quelques-unes qui lui paraissaient évidemment venir de Dieu. Elle n'aurait pas voulu voir condamner le tout si catégoriquement, puisque les raisons qu'il y avait d'en admettre quelques-unes étaient visibles, ni voir ajouter foi à tout indistinctement, comme venant de Dieu. Comprenant fort bien qu'il pouvait y avoir de l'illusion en quelque chose, elle n'a jamais cru pouvoir marcher avec assurance entière dans un chemin où il pouvait y avoir du danger. Elle a fait son possible pour n'offenser Dieu en aucune manière, et elle a toujours été obéissante. Moyennant ces deux dispositions, elle a espéré pouvoir, avec la grâce de Dieu, éviter le péril, quand même ces effets surnaturels viendraient du démon.

Depuis qu'elle les a éprouvés, elle s'est toujours sentie portée à rechercher ce qui est le plus parfait; et elle avait presque habituellement un grand désir de souffrir. De là cette consolation dans les persécutions, qui ne lui ont pas manqué, et cet amour tout particulier pour les personnes qui la persécutaient; de là aussi ce grand attrait pour la pauvreté et pour la solitude, et ce désir ardent de sortir de ce lieu d'exil pour voir Dieu. Ces effets et d'autres de même nature lui ont donné un peu

de tranquillité; elle ne pouvait pas se figurer qu'un esprit qui la laissait avec ces dispositions vertueuses pût être mauvais; et c'est ce que lui disaient également ceux qui communiquaient avec elle. Ne croyez pas cependant qu'elle soit exempte de toute crainte, mais cette crainte ne la tourmente plus autant.

L'esprit qui la conduit ne lui a jamais suggéré d'user de dissimulation, mais au contraire l'a toujours portée à l'obéissance. Elle n'a jamais rien vu des yeux du corps, comme il a déjà été dit, mais ces visions se présentent à elle avec une telle délicatesse, c'est quelque chose de si intellectuel que quelquefois, et surtout dans les commencements, elle se demandait si elle n'avait pas été victime d'une illusion. D'autres fois aussi, elle ne pouvait le croire.

Ces effets surnaturels n'étaient pas continuels, mais lui arrivaient le plus souvent dans le cas de quelque tribulation; comme cette fois, par exemple, où elle venait de passer plusieurs jours dans des tourments intérieurs inexprimables, et dans un trouble affreux qu'excitait en son âme la crainte d'être trompée par le démon. C'est ce qui est expliqué fort au long dans cette relation, où elle a aussi bien publié ses péchés que tout le reste, la crainte lui ayant fait oublier sa réputation.

Étant donc dans cette affliction, si extrême qu'on ne saurait la dépeindre, elle entendit dans son intérieur ces seules paroles : « C'est moi, ne crains rien »; et tout aussitôt son âme demeura tellement tranquille, courageuse et assurée, qu'elle ne pouvait comprendre elle-même d'où lui venait un si grand bien. Et en effet, tout ce que ses confesseurs et les docteurs qu'elle avait consultés avaient pu lui dire jusqu'alors, n'avait pas été capable de lui procurer la paix que ce peu de paroles lui rendit en un instant.

D'autres fois, il lui est arrivé de se trouver merveilleusement fortifiée par des visions ; et sans ce secours, elle n'eût jamais été capable de supporter, comme elle l'a fait, de si grands travaux et tant de contradictions, outre ses maladies qui ont été sans nombre. Elle n'en a plus à présent de si fréquentes ; mais elle n'est jamais sans souffrir, tantôt plus, tantôt moins ; son état ordinaire est d'endurer quelque douleur aiguë, avec d'autres grandes infirmités. Depuis qu'elle est religieuse, ses maux corporels se sont beaucoup accrus.

S'il lui arrive de rendre quelque petit service à Notre-Seigneur, elle l'oublie presque aussitôt ; quant aux faveurs qu'elle reçoit de lui, elle se les rappelle souvent. mais elle ne peut y arrêter son attention aussi longtemps que sur ses péchés ; ils sont pour elle comme un bourbier infect, dont la mauvaise odeur lui cause en quelque sorte un perpétuel tourment. La vue de tant de péchés qu'elle a commis et du peu qu'elle a fait pour Dieu, est sans doute ce qui l'empêche d'être tentée de vaine gloire. Jamais, dans ces choses surnaturelles, il n'y a rien eu qui ne fût totalement pur et chaste, et il semble qu'il n'en peut être autrement, si l'âme qui éprouve ces choses est gouvernée par le bon esprit, car elle demeure dans un oubli absolu de son corps ; elle n'y pense même pas, elle est tout entière occupée de Dieu.

Cette religieuse conserve toujours aussi une grande crainte de rien faire qui puisse offenser Dieu Notre-Seigneur, et un désir d'accomplir en tout sa volonté. C'est la grâce qu'elle ne cesse de lui demander ; et il lui semble qu'elle est si bien affermie dans cette résolution, qu'il n'y a chose au monde que ses confesseurs lui fissent faire, et qu'elle n'accomplît et n'exécutât avec la grâce de Dieu, pour peu qu'elle crût par là lui être plus agréable. Persuadée que sa Majesté aide toujours ceux qui

dans leurs entreprises ont pour fin son service et sa gloire, rien ne la touche en comparaison de ce motif, et elle ne songe pas plus à elle-même et à son intérêt propre que si elle n'existait pas, du moins autant qu'elle peut juger d'elle-même, et que ses confesseurs en jugent.

Tout ce qui est écrit dans ce papier est exactement vrai. On peut le vérifier par le moyen de ses confesseurs et de toutes les personnes avec qui elle communique depuis vingt ans.

Très souvent l'esprit qui la dirige la porte à louer Dieu, et elle voudrait que tout le monde fît comme elle, quelque chose qui lui en pût coûter. De là vient le désir qu'elle a du salut des âmes. Si elle en est arrivée à mépriser les biens de ce monde, elle le doit sans doute à la lumière qui lui montre les choses d'ici-bas comme de la fange, et les biens spirituels comme un trésor inestimable, en sorte qu'il n'y a nulle comparaison à faire entre les uns et les autres.

Voici maintenant, mon père, puisque vous désirez le savoir, comment a lieu la vision dont j'ai parlé ¹. On ne voit rien, ni intérieurement ni extérieurement, parce qu'elle n'est point imaginaire; mais l'âme, sans rien voir, conçoit l'objet et sent de quel côté il est, plus clairement que si elle le voyait, excepté que rien de particulier ne se présente à elle. C'est, pour me servir d'une comparaison, comme si, étant dans l'obscurité, on sentait quelqu'un auprès de soi : quoiqu'on ne pût pas le voir, on ne laisserait pas pour cela d'être sûr de sa présence. Cette comparaison n'est pourtant pas tout à fait juste; car celui qui est dans l'obscurité peut juger qu'une personne est auprès de lui par quelque moyen, soit par le bruit

1. La sainte parle de la vision intellectuelle qu'elle a décrite au chapitre xxvii de sa *Vie*.

qu'elle fait, soit parce qu'il l'entrevoit et l'a connue auparavant : au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela : et sans le secours d'aucune parole, ni intérieure, ni extérieure, l'âme conçoit très clairement quel est l'objet qui se présente à elle, de quel côté il est, et quelquefois ce qu'il veut lui dire. Par où et comment elle conçoit cela, c'est ce qu'elle ignore ; mais la chose se passe ainsi, et elle dure assez longtemps pour que l'âme ne puisse en douter ; et quand une fois l'objet s'est éloigné d'elle, elle a beau vouloir se le présenter encore de la même façon, elle n'en peut venir à bout. Ce n'est plus qu'un effet de son imagination, et non pas, comme auparavant, une représentation indépendante du concours de l'homme. Il en est de même de toutes les choses surnaturelles ; et de là vient que l'âme à qui Dieu fait ces sortes de grâces en devient plus humble qu'auparavant, parce qu'elle reconnaît que c'est un don de Dieu, dont elle ne peut se dégager, comme elle ne peut se le procurer en aucune manière. Il lui en resté un plus grand amour et un plus vif désir de servir un si puissant Seigneur, qui peut faire ce que nous ne pouvons même pas concevoir en ce monde. C'est ainsi que, quelque savant qu'on soit, on reconnaît toujours qu'il y a des sciences où l'on ne peut atteindre. Que celui qui donne ces biens précieux soit à jamais béni ! Amen.

RELATION II

1575

JÉSUS

Il est bien difficile de rapporter les grâces intérieures et plus encore de le faire clairement; cela est d'autant plus malaisé qu'elles passent dans l'âme d'une manière plus rapide. Si j'ai le bonheur de réussir dans une entreprise aussi difficile, j'en devrai tout le succès à l'obéissance. Mais quand je dirais quelques extravagances, il n'y aurait pas grand inconvénient, puisque ceci doit tomber entre les mains de quelqu'un qui m'en a bien entendu dire de plus grandes. Je vous prie seulement d'être persuadé que je n'ai pas du tout la prétention de m'en bien tirer, d'autant plus que je pourrai vous dire telle chose que je n'entendrai pas moi-même. Tout ce dont je puis vous répondre, c'est que je ne dirai rien que je n'aie expérimenté un certain nombre de fois, ou même souvent. Si la chose est bonne ou si elle ne l'est pas, vous en jugerez et m'en direz votre avis.

Je pense vous faire plaisir, mon père, en traitant d'abord des premières faveurs surnaturelles; car il n'y a personne qui ne sache ce que c'est que dévotion, attendrissement, pieuses larmes, méditation : toutes choses que nous pouvons acquérir ici-bas avec la grâce de Dieu. J'appelle surnaturel ce que nous ne pouvons acquérir par nous-mêmes, quelque soin et quelque diligence que nous y apportions. A cet égard, tout ce que nous pouvons

aire, c'est de nous y disposer, et c'est un grand point que cette disposition.

La première oraison surnaturelle, selon moi, que j'ai éprouvée, est un recueillement intérieur qui se fait sentir à l'âme : elle semble avoir au dedans d'elle-même de nouveaux sens, à peu près semblables aux extérieurs ; elle cherche, ce semble, à se débarrasser du trouble que ceux-ci lui causent par leur agitation, et ainsi elle les entraîne quelquefois après elle. Elle se plaît à fermer les yeux et les oreilles du corps, pour ne voir et n'entendre que ce dont elle est alors occupée, c'est-à-dire pour traiter avec Dieu seul à seul. Dans cet état, on ne perd l'usage d'aucun de ses sens ni d'aucune de ses puissances ; on le conserve tout entier, mais uniquement pour s'occuper de Dieu.

Ceci ne peut manquer d'être clair pour quiconque aura, par la grâce de Dieu, passé par cet état, mais non pas pour d'autres ; il faudrait bien des paroles et des comparaisons pour leur en donner l'intelligence.

De ce recueillement viennent quelquefois une quiétude et une paix intérieure délicieuse, en sorte que l'âme semble n'avoir plus rien à désirer : même parler, j'entends prier vocalement et méditer, est alors pour elle une fatigue ; elle ne voudrait qu'aimer. Cette oraison peut durer un certain temps, et même parfois se prolonger.

De cette oraison procède ordinairement un sommeil, que l'on appelle le sommeil des puissances, dans lequel elles ne sont pourtant pas absorbées, ni si suspendues que l'on puisse qualifier cet état de ravissement. Ce n'est pas non plus entièrement l'union.

Il arrive quelquefois, souvent même, que l'âme entend très clairement, du moins cela lui paraît ainsi, que sa volonté seule est unie à Dieu, et que cette puissance est tout entière occupée de lui sans pouvoir se porter vers

aucun autre objet, tandis que les deux autres puissances restent libres pour les affaires et pour les œuvres du service de Dieu. En un mot, Marthe et Marie vont ensemble. Extrêmement surprise d'éprouver cela, je demandai au père François de Borgia si ce n'était point une illusion. Il me répondit que cela arrivait souvent.

Quand il y a union de toutes les puissances, c'est très différent : car alors elles ne sont capables de quoi que ce soit ; l'entendement est comme stupéfait de ce qu'il contemple ; la volonté aime plus que l'entendement ne conçoit, mais sans que l'âme comprenne ou puisse dire, ni si elle aime, ni ce qu'elle fait. A mon avis, la mémoire est alors comme si elle n'existait pas, l'imagination de même ; pour les sens, non seulement ils n'ont plus leur activité naturelle, mais on dirait qu'on les a perdus, et cela, je pense, afin que l'âme puisse être d'une manière plus intime au divin objet dont elle jouit. Cette perte est de courte durée.

Par l'humilité et par les autres vertus dont elle se trouve enrichie, par les désirs qui l'enflamment, l'âme connaît les grands avantages qu'elle retire de cette faveur ; mais on ne peut dire ce que c'est. L'âme a beau vouloir le donner à entendre, elle ne sait ni comment le saisir, ni comment le dire. Selon moi, cette union, quand elle est véritable, est la plus grande grâce que Notre-Seigneur accorde dans ce chemin spirituel, ou du moins l'une des plus grandes.

Ravissement et suspension sont, à mon avis, une même chose. Mais je me sers d'ordinaire du terme de suspension, pour ne pas prononcer celui de ravissement, dont on s'épouvante. On peut aussi avec vérité appeler suspension l'union dont je viens de parler ; le ravissement ne diffère d'elle qu'en ceci : il dure davantage, et se fait plus sentir à l'extérieur. Peu à peu, il coupe la

respiration; on ne peut parler ni ouvrir les yeux. L'union produit, il est vrai, cet effet; mais le ravissement le produit avec une force beaucoup plus grande, la chaleur naturelle s'en allant alors je ne sais où. Quand le ravissement est profond (car dans toutes ces manières d'oraison il y a du plus ou du moins), les mains demeurent glacées, et quelquefois raides comme des bâtons; le corps reste debout ou à genoux, selon la position où il était quand le ravissement l'a saisi. L'âme emploie tellement toutes ses puissances à jouir de ce que le Seigneur lui met sous les yeux, qu'il semble qu'elle oublie d'animer le corps, et qu'elle l'abandonne totalement. Aussi, pour peu que cet état dure, tous les membres sont longtemps à s'en ressentir.

Dieu veut ici, me semble-t-il, que l'âme ait une connaissance plus parfaite de ce dont elle jouit, que dans l'union; c'est pourquoi il lui découvre ordinairement, durant le ravissement, quelques-unes de ses grandeurs. Les effets que l'âme en ressent sont admirables. Dès ce moment, c'est un entier oubli d'elle-même; elle n'a qu'un désir, c'est qu'un si grand Dieu et Seigneur soit connu et loué. Et selon moi, quand le ravissement vient de Dieu, il est impossible qu'il ne laisse dans l'âme une très vive lumière sur son impuissance absolue de concourir en rien à une telle faveur, sur sa misère, et sur son ingratitude d'avoir si mal servi Celui qui, par sa seule bonté, lui fait de si grandes grâces. Le sentiment de suavité excessive qu'elle éprouve alors au dedans d'elle est en effet tellement au-dessus de toute comparaison, que si le souvenir ne s'en effaçait pas, l'âme serait sous une impression constante de dégoût pour les plaisirs d'ici-bas; désormais, du moins, elle fait fort peu de cas de toutes les choses du monde.

La différence qui existe entre le ravissement et l'en-

lèvement de l'esprit ¹ est celle-ci : dans le ravissement, l'âme meurt peu à peu aux choses extérieures, et perd insensiblement l'usage de ses sens pour ne vivre qu'à Dieu. Mais l'enlèvement de l'esprit causé par une simple connaissance que le Seigneur met au plus intime de l'âme, fond sur elle avec une telle promptitude, qu'il lui semble qu'on lui enlève sa partie supérieure, et que cette partie se sépare du corps. C'est pourquoi il faut du courage à l'âme dans les commencements pour s'abandonner entre les bras du Seigneur, afin qu'il l'emporte où il lui plaira. Jusqu'à ce que la divine Majesté la mette en paix là où il lui plaît de l'élever (par élever, j'entends lui découvrir des choses sublimes), il est certain qu'elle a besoin, les premières fois, d'être bien déterminée à mourir pour Dieu ; car elle ne sait, la pauvre âme, ce qu'elle va devenir. Je le répète, ceci est nécessaire dans les commencements.

A mon avis, l'enlèvement de l'esprit rend les vertus plus fortes que le ravissement. Outre qu'il embrase l'âme de plus grands désirs, le pouvoir de ce grand Dieu y éclate davantage, en sorte que l'âme se sent plus puissamment portée à le craindre et à l'aimer. Sans qu'il y ait aucune résistance possible de notre part, Dieu enlève l'âme en maître souverain. Revenue à elle, l'âme demeure avec un très vif repentir d'avoir offensé son Dieu, et elle s'étonne qu'elle ait osé outrager une si haute Majesté. Elle éprouve en même temps un très ardent désir qu'il n'y ait aucune créature au monde qui l'offense, mais que toutes lui donnent des louanges.

1. La sainte emploie ici le mot *arreatamiento*, et indique la différence qui existe entre cette faveur surnaturelle et celle qu'elle nomme *arrobamiento*, ravissement. Nous traduisons *arreatamiento* par *enlèvement de l'esprit*, terme qui nous paraît concorder avec ce que la sainte dit de ce genre d'extase, où il semble à l'âme « qu'on lui enlève sa partie supérieure », où « Dieu enlève l'âme en maître souverain ».

C'est de là, je pense, que viennent ces brûlants désirs de voir les âmes se sauver, de pouvoir y contribuer en quelque chose, et de faire rendre partout à Dieu la gloire qui lui est due.

Le vol de l'esprit est un je ne sais quoi, qui monte du plus profond de l'âme. Voici la seule comparaison que je me rappelle en avoir donnée dans l'écrit que vous connaissez ¹, où j'ai complètement expliqué toutes ces manières d'oraison et d'autres encore, car j'ai la mémoire si mauvaise que j'oublie les choses très promptement. Il me semble que l'âme et l'esprit ne sont qu'une même chose; je n'y trouve d'autre différence que celle qui se rencontre entre un feu bien allumé et sa flamme. Cet ardent brasier, en brûlant, lance une flamme qui s'élève en haut, mais bien que la flamme monte, elle est toujours de même nature que le feu qui demeure en bas, et ce feu ne laisse pas de brûler. Ainsi en est-il, ce me semble, dans les dispositions d'amour où l'âme se trouve ici à l'égard de Dieu. Il se produit en elle quelque chose d'extrêmement vif et délicat, qui monte à la partie supérieure et va où le Seigneur veut. On ne peut l'expliquer davantage, et véritablement cela ressemble à un vol; je ne connais point de comparaison qui convienne mieux; je sais seulement qu'on sent cela très clairement dans cet état, et qu'on ne peut y résister. Vous diriez que ce petit oiseau de l'esprit s'est échappé des misères de la chair et de la prison de ce corps, et qu'en étant délivré, il est plus propre à jouir de ce que lui donne le Seigneur. Cette faveur est, au jugement de l'âme, quelque chose de si délicat et de si précieux, qu'il ne peut, ce lui semble, y avoir là aucune illusion à craindre. L'âme a d'ailleurs cette même vue dans toutes les autres

1. La relation de sa *Vie* (ch. xx).

oraisons dont j'ai parlé, pendant qu'elle les éprouve. Les craintes viennent ensuite. Et comme la personne qui recevait ces faveurs était si pauvre de vertu, elle pensait avoir raison de tout craindre; il lui restait cependant dans le fond de l'âme une certitude et une sécurité avec lesquelles elle pouvait vivre, sans toutefois rien diminuer des soins qu'elle prenait pour ne pas tomber dans l'illusion.

J'appelle transport un certain désir de Dieu dont l'âme se sent soudainement saisie, sans que l'oraison ait précédé. Il naît le plus souvent du souvenir subit qu'elle est absente de Dieu, ou de quelque parole qu'elle entend, et qui a rapport à ce sujet. Ce souvenir est quelquefois si pénétrant et si fort, qu'en un instant, ce semble, l'âme est hors d'elle-même. Figurez-vous une personne à qui l'on apprendrait tout à coup une nouvelle extrêmement triste, ou à qui on ferait une extrême frayeur. Cette personne semble perdre à l'instant le pouvoir de se servir de sa raison pour se consoler, et elle demeure comme absorbée. Ainsi en est-il ici, excepté que la douleur est ressentie par l'âme pour un si juste sujet, qu'elle connaît clairement qu'elle serait trop heureuse d'en mourir. Dans cet état, tout ce qui se présente à elle ne fait qu'accroître sa peine. Le Seigneur veut, ce semble, que tout son être ne soit capable que de souffrir, et qu'elle ne puisse avoir aucune consolation, pas même celle de se souvenir que c'est la volonté divine qui la retient dans la vie. Elle se trouve dans une si inexorable solitude et dans un abandon si universel, qu'ils ne peuvent se décrire; le monde entier avec tout ce qu'il renferme lui pèse, et elle sent qu'il n'y a pas une créature auprès de qui elle puisse trouver quelque compagnie. Elle n'aspire qu'à son Créateur, mais elle voit en même temps qu'il lui est impossible

de le posséder si elle ne meurt ; et comme il ne lui est pas permis de se donner la mort, elle meurt du désir de mourir, à tel point qu'elle est réellement en danger de mort. Elle se voit comme suspendue entre le ciel et la terre, et elle ne sait que devenir. De temps en temps, par un mode étrange et ineffable, Dieu lui envoie une certaine connaissance de ce qu'il est, afin qu'elle découvre ce qu'elle perd étant séparée de lui. Il n'y a point de souffrances sur la terre, au moins de celles que j'ai éprouvées, qui soient égales à celles-ci. Quand cet état ne durerait qu'une demi-heure, on en sort le corps brisé, les bras raides, les mains tout endolories jusqu'à ne pouvoir pas écrire. Mais ces douleurs corporelles, la personne ne les sent que lorsque le transport est passé. Tant qu'il dure, elle est absorbée par le martyre intérieur qu'il lui cause ; je crois même qu'elle ne sentirait pas de grands tourments qu'on ferait subir à son corps. Elle a pourtant l'usage de tous ses sens ; elle peut parler, elle peut regarder, mais non pas marcher, car ce grand coup de l'amour la renverse. Dieu accorde ce transport quand il lui plaît ; et quand on mourrait d'envie de se le procurer, on n'y réussirait pas. Il laisse dans l'âme des effets merveilleux, et elle en retire de très grands avantages. Les savants en parlent diversement, mais aucun ne le condamne. Le père maître Avila m'a écrit que c'était une excellente chose, et tout le monde est d'accord sur ce point. L'âme conçoit clairement que c'est une insigne faveur du Seigneur ; mais si cette faveur était souvent répétée, la vie ne durerait pas longtemps.

Il y a un transport ordinaire, moins impétueux : c'est un désir de voir Dieu, accompagné d'une grande tendresse d'amour, et de douces larmes qui appellent la fin de cet exil. Mais comme l'âme reste assez libre pour considérer que c'est la volonté du Seigneur qu'elle vive,

elle se console et lui offre la prolongation de sa vie, en le suppliant de ne pas permettre qu'elle vive pour autre chose que pour sa gloire. Avec cela elle supporte l'exil.

Une autre manière d'oraison qui m'a été très fréquemment accordée, c'est une sorte de blessure : l'âme se sent aussi véritablement blessée que si on lui faisait passer une flèche au travers du cœur, ou au travers d'elle-même ; cette blessure cause une douleur si vive, qu'elle en gémit, mais si délicieuse, qu'elle voudrait en être perpétuellement atteinte. Cette douleur n'est pas dans les sens, et cette plaie dont je parle n'est pas matérielle. On ne la sent qu'au fond de l'âme, sans qu'il en paraisse sur le corps aucune marque. Mais il faut bien que je me serve de ces sortes de comparaisons, puisque je ne pourrais me faire entendre autrement ; à la vérité, elles sont fort grossières pour un sujet si relevé. Ce n'est point chose qu'on puisse dire ni écrire : il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre, je veux dire pour comprendre jusqu'où va cette peine ; car les peines de l'esprit sont très différentes de celles d'ici-bas. Par là je conçois comment les âmes, dans l'enfer et dans le purgatoire, souffrent des douleurs supérieures à celles que peuvent nous faire entendre ici-bas ces douleurs corporelles.

D'autres fois, il semble que cette blessure d'amour vient du fond le plus intime de l'âme. Les effets en sont grands. Quand il ne plaît pas à Dieu d'accorder à l'âme cette faveur, tous ses efforts ne sauraient la lui procurer ; de même, il lui est impossible de la refuser quand le Seigneur daigne la lui faire. Ce sont des désirs de Dieu si vifs et si délicats, qu'ils sont au-dessus de toute expression. Et comme l'âme voit dans son corps une chaîne qui l'empêche de jouir de Dieu au gré de ses désirs, elle conçoit une horreur extrême pour ce misérable corps.

Elle le considère comme une haute muraille qui met obstacle au bonheur dont elle jouit déjà en partie au dedans d'elle-même. Elle voit alors le grand mal que nous a causé le péché d'Adam, en enlevant à l'âme cette liberté. Cette oraison précéda chez moi les ravissements et les transports impétueux dont j'ai parlé.

J'ai oublié de dire que ces transports si grands se terminent presque toujours par un ravissement où Dieu, inondant l'âme de délices, la console et l'encourage à vivre pour lui.

Tout ce que je viens d'exposer ne peut être illusion, et je pourrais en apporter plusieurs raisons, si je ne craignais d'être trop longue. Dieu sait si ces états sont bons ou s'ils ne le sont pas. Mais, autant que j'en puis juger, on ne peut s'empêcher de voir les effets qu'ils produisent et les grands avantages que l'âme en retire.

Dans la vision de la très sainte Trinité, je vois que les trois Personnes sont distinctes l'une de l'autre, aussi clairement que je vous vis hier, mon père, vous entretenir avec le père provincial, excepté que ni des yeux, ni des oreilles du corps, je ne vois ni n'entends rien, comme je vous l'ai déjà dit; mais quoique je ne voie point ces adorables Personnes, non pas même des yeux de l'âme, j'ai une certitude extraordinaire de leur présence; et quand cette présence vient à manquer, mon âme s'en aperçoit aussitôt. Vous dire comment cela se fait, c'est ce qui m'est impossible; mais je sais, à n'en point douter, que ce n'est pas une imagination; et c'en est si peu une que, malgré tous mes efforts pour me représenter les divines Personnes, je ne puis y réussir. J'en ai fait l'expérience; et autant que j'en puis juger, il en est de même de tout ce que je vous dis ici. Comme il y a tant d'années que ces choses m'arrivent, j'ai eu le loisir de tout observer assez attentivement pour en par-

ler avec cette assurance. Il est bien vrai, et veuillez remarquer ceci, mon père, que, quant à la Personne qui me parle toujours, je puis dire affirmativement qu'elle me paraît être; mais je ne pourrais pas parler des deux autres avec la même certitude. Il y en a une, je le sais très bien, qui ne m'a jamais parlé : la raison, je l'ignore; je ne m'occupe jamais de demander plus que le Seigneur ne me donne, je craindrais trop que le démon ne me trompât; et je ne le ferai pas non plus maintenant, à cause de cette crainte. Il me semble que la première Personne m'a quelquefois parlé; mais comme je ne m'en souviens pas bien, ni de ce qu'elle m'a dit, je n'ose l'assurer. Tout cela est écrit où vous savez, et plus au long, mais en d'autres termes peut-être. Quoique les trois adorables Personnes se montrent distinctes à mon âme par une voie si extraordinaire, mon âme voit clairement que ce n'est qu'un seul Dieu. Je ne me souviens pas que le Verbe m'ait parlé autrement que par son humanité; et, je le répète, je puis affirmer que ce n'est point une illusion.

Je ne puis répondre à la question que vous me faites sur l'eau, et je n'ai point appris non plus où est situé le paradis terrestre. Je l'ai déjà dit, j'entends ce qu'il plaît au Seigneur de me faire entendre, parce que je ne puis faire autrement, et qu'il ne dépend pas de moi de ne pas l'entendre, mais quant à lui demander l'intelligence de telle ou telle chose, je ne l'ai jamais fait; j'aurais eu trop peur, je le répète, de devenir la dupe de mon imagination, et d'être trompée par le démon. Jamais, grâce à Dieu, je n'ai été curieuse de connaître ce qui était au-dessus de moi; je ne me soucie point de savoir plus que je ne sais. Certes, ce que j'ai appris sans le chercher, comme je viens de le dire, ne m'a que trop coûté. J'aime à croire que c'est un moyen dont le Sei-

gneur s'est servi pour me sauver, me voyant si mauvaise ; car les bonnes âmes n'ont pas besoin de tant de secours pour servir sa Majesté :

Je me souviens d'une autre oraison qui précède la première dont je vous ai parlé, et qui consiste en une certaine présence de Dieu : ce n'est nullement une vision, mais c'est l'état d'une personne qui, toutes les fois qu'elle veut se recommander à la divine Majesté, même par une prière vocale, la trouve aussitôt présente. Cela arrive du moins ainsi, quand il n'y a pas de sécheresse. Plaise à Dieu que je ne perde pas tant de faveurs par ma faute, et qu'il veuille bien me faire miséricorde !

APPENDICE

NOTE A

SUR LA FAMILLE DE SAINTE THÉRÈSE

Comme on connaît déjà, soit par le récit de la sainte, soit par les biographies ajoutées à son récit, plusieurs membres de sa famille, il ne reste qu'à ajouter quelques mots sur ceux dont il n'a pas été fait mention.

Alphonse de Cepeda fut marié deux fois, ainsi que nous l'avons dit. Il eut trois enfants de Catherine del Peso y Henao, sa première femme, et neuf de Béatrix de Ahumada, mère de Thérèse.

En quelques mots, la sainte fait un admirable éloge de cette famille aimée du Ciel. Elle s'exprime ainsi : *Nous étions trois sœurs et neuf frères; grâce à la bonté divine, tous, par la vertu, ont ressemblé à leurs parents, excepté moi.* (Au ch. 1^{er} de sa *Vie*, page 7.)

Ces paroles sont presque les seuls documents historiques que l'on possède sur les deux fils qu'Alphonse de Cepeda eut de Catherine del Peso y Henao. On sait que l'aîné, Jean Vasquez de Cepeda, suivit la carrière des armes, mais il n'est resté aucun souvenir du second. Il n'en est pas ainsi de Marie de Cepeda, leur sœur : la sainte, dans sa *Vie* et dans ses lettres, parle souvent d'elle, la fait connaître, et nous donne la plus haute idée de son mérite. Marie de Cepeda eut toute sa vie pour Thérèse l'affection la plus tendre, et se montra digne d'elle par ses vertus. Mariée à Martin de Guzman y Barrientos, elle lui donna deux fils. Jean, qui était

l'aîné, entra dans l'ordre réformé de Saint-François, au couvent d'Arenas, et, pour imiter sa tante, prit le nom de Jean de Jésus. A sa mort, il se vit assisté par la sainte, qui était déjà au ciel. Sainte Thérèse parle de lui dans une lettre au P. Antoine de Ségura (carême de 1570). Le second fils de Marie de Cepeda fut Jacques de Guzman, qui épousa Hiéronymme de Tapia, sa parente. Il existe deux lettres que la sainte lui écrivit vers l'an 1576 ou 1577 : l'une pour le consoler de la mort de sa femme, et l'autre de la mort de sa fille. Marie de Cepeda couronna une vie remplie de vertus et de mérites par une mort précieuse devant le Seigneur; elle ne passa que huit jours en purgatoire, selon la révélation que Notre Seigneur en fit à la sainte. (Voyez page 423.)

Voici maintenant, dans l'ordre de leur naissance, les neuf enfants qu'Alphonse de Cepeda eut de Béatrix de Ahumada, sa seconde femme :

Le premier fut Ferdinand de Ahumada; dans la carrière des armes qu'il suivit, il sut unir la piété chrétienne à la bravoure. Il donna, dans l'expédition du Pérou, les plus éclatantes preuves de valeur, et obtint, en récompense, de grandes possessions dans ce pays. Il épousa Éléonore de Xérès d'Avila, et sa postérité se perpétua en Espagne.

Le second fut Rodrigue de Cepeda qui avait quatre ans de plus que Thérèse. La grâce unit ces deux âmes par des liens incomparablement plus forts que ceux de la nature. Ensemble les deux enfants aimaient à lire la Vie des saints. Ensemble ils s'échappèrent de la maison paternelle dans l'espérance de remporter la palme du martyr. Avant de partir pour le nouveau monde, Rodrigue, voulant donner à sa sœur si tendrement aimée un gage de son affection, la laissa héritière de tout son bien. Il servit dans les armées du roi catholique, dans l'Amérique méridionale, et se montra toujours aussi vaillant capitaine que fervent chrétien. C'est à Rio de la Plata qu'il succomba les armes à la main, et reçut du ciel le prix de sa fidélité et de sa valeur. La sainte l'a constamment considéré comme un martyr, parce qu'il perdit la vie en combattant pour la cause de la religion catholique.

Ce fut après Rodrigue de Cepeda que Thérèse vint au

monde, et elle porta le nom de Thérèse de Ahumada jusqu'au moment où elle fonda Saint-Joseph d'Avila, premier monastère de la réforme du Carmel.

Après Thérèse naquit Laurent de Cepeda; c'est de tous les frères de la sainte celui sur lequel il nous reste le plus de documents. (Voyez sa biographie et celle de ses enfants, à la fin du xxxiii^e chapitre.)

Le cinquième fut Antoine de Ahumada qui, par le conseil de sa sœur, prit l'habit de Saint-Dominique dans le monastère de Saint-Thomas d'Avila, au même jour où elle prit celui de la Vierge dans le monastère de l'Incarnation. Il ne tarda pas à recevoir la récompense de sa généreuse démarche. Dieu l'appela à lui tandis qu'il était encore dans toute la ferveur du noviciat. Quelques-uns cependant ont pensé qu'Antoine de Ahumada était entré chez les Hiéronymites.

Le sixième, Pierre de Ahumada, se distingua par sa valeur dans la conquête des Indes; il revint en Espagne avec son frère Laurent, auquel il survécut, et termina chrétiennement sa carrière à Avila.

Le septième, Jérôme de Cepeda, suivit ses frères en Amérique. Comme eux, il montra beaucoup de bravoure; après douze ans environ de séjour dans ces contrées, à l'époque où Laurent et Pierre, ses frères, se préparaient à revenir en Espagne, il vit arriver avec bonheur le terme de sa vie, et prit son essor vers une meilleure patrie. Sainte Thérèse a fait de lui, en peu de paroles, une belle oraison funèbre, dans une lettre écrite à sa sœur Jeanne de Ahumada, le 12 août 1575 : « Sachez que notre bon Jérôme de Cepeda est mort comme un saint, au Pérou, près du fleuve Nom-de-Dieu. »

Augustin, le dernier des frères de Thérèse, fut un grand homme de guerre; il sortit victorieux de dix-sept batailles livrées par les Espagnols contre les habitants du Chili; il fut fait gouverneur d'une place importante du Pérou. Sainte Thérèse, éclairée d'une lumière surnaturelle, lui écrivit de renoncer au plus tôt à cet emploi, s'il ne voulait perdre la vie du corps et celle de l'âme. Augustin, qui connaissait la sainteté de sa sœur, ne balança point à céder à ses conseils, et renonça aux avantages que lui donnait son titre de gou-

verneur. A peine fut-il sorti de la place, que les Indiens y entrèrent les armes à la main, et immolèrent tous ceux qui y étaient restés. Miraculeusement conservé, il chercha à obtenir un nouvel emploi du conseil d'Espagne. Tandis qu'il était à la poursuite de cette affaire, sa sainte sœur lui écrivit une seconde lettre, où elle lui disait entre autres choses : « Mon frère, ne vous engagez dans aucune charge pour les Indes, parce que Notre-Seigneur m'a fait entendre que, si vous en acceptez quelqu'une, et que vous veniez à mourir en la remplissant, vous vous damnerez. » Il fut d'abord fidèle à suivre ce second avis qui lui venait du ciel; mais après la mort de sa bienheureuse sœur, étant revenu en Espagne, il oublia ses avertissements salutaires. Il obtint le gouvernement d'une ville dans la province de Tucuman, et traversa de nouveau l'Océan pour aller prendre possession de sa charge. A peine arrivé à Lima, il se sentit frappé d'une maladie mortelle. Il reconnut aussitôt la main miséricordieuse de Dieu; il se repentit de sa vie passée, et, bannissant de son cœur toutes les pensées d'ambition terrestre, il ne songea plus qu'à se préparer à bien mourir. Sainte Thérèse ne l'abandonna pas en cette extrémité; elle lui apparut, et, par ses charitables assistances, le disposa si bien à la mort, qu'elle accompagna son âme jusqu'au trône de Dieu. Ces faits, attestés par le P. Louis de Valvidia, de la compagnie de Jésus, qui confessa Augustin dans sa dernière maladie, sont consignés dans les informations qui ont été faites pour la canonisation de sainte Thérèse. (Voyez la *Reforma de los Descalzos*, liv. I, ch. III.)

Le dernier des enfants d'Alphonse et de Béatrix fut Jeanne de Ahumada, à qui Thérèse servit de mère, et qu'elle éleva au monastère de l'Incarnation. (Voyez sa biographie, à la fin du XXXIII^e chapitre.)

NOTE B

SUR AVILA ET L'HABITATION DES CEPEDA

Avila est une noble et ancienne ville de la Vieille-Castille. Clusius pense que c'est l'Ἀβουλά de Ptolémée. Bâtie sur la pente d'une colline, elle domine de cette hauteur une vaste plaine que borde au loin une chaîne grandiose de montagnes. Elle est environnée de remparts flanqués de distance en distance d'élégantes tours. Non loin de ses murs coule une rivière, l'Adaja; le ciel y est presque toujours sans nuages; l'air très vif et très pur; les eaux limpides et d'une admirable fraîcheur. C'est de la route de Salamanque qu'il faut considérer Avila : son plan se dessine; tout ce que sa situation a de gracieux, de pittoresque, de beau se découvre; c'est un coup d'œil ravissant. Ses principaux ornements sont les édifices sacrés : la cathédrale est imposante; la basilique des saints martyrs Vincent, Sabine et Christète est un des monuments antiques qui présentent à la science le plus d'études à faire et de merveilles à admirer.

Les habitants d'Avila se distinguèrent toujours par la noblesse de leur caractère et par leur amour pour la sainte Église. A l'héroïsme de la foi et de la valeur ils joignirent l'élégance des manières et la politesse du langage; ils parlèrent le mélodieux idiome castillan dans toute sa pureté. Cette cité fut surnommée la Cité des Chevaliers, *Avila de los Caballeros*; mais sa plus belle gloire, c'est d'avoir mérité le surnom de Ville des Saints, *Avila de los Santos*; c'est d'avoir vu naître sainte Thérèse et la Réforme du Carmel.

Tandis qu'un grand nombre d'édifices religieux ont été détruits en Espagne par la révolution, le berceau de sainte Thérèse a été épargné. Une église et un monastère de Carmes déchaussés s'élèvent là où était l'antique habitation des Cepeda. Dans le plan de l'église, on a respecté l'appartement où naquit Thérèse, et celui qu'elle habita près de quinze ans. Ils forment un petit sanctuaire enclavé dans le grand, et qui se trouve à côté de la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel. Au-dessus de l'autel, on voit une magnifique statue de la sainte. On l'a représentée au moment où elle vit, avec un si profond sentiment de douleur, Notre-Seigneur couvert de plaies. Sa figure respire quelque chose de cette indéfinissable tristesse qu'on voit peinte sur les traits d'une *Mater dolorosa*. Divers tableaux retracent les grandes faveurs que la sainte reçut de Dieu. C'est dans cet asile, sanctifié par sa naissance et son séjour, que les Carmes conservent les reliques qu'ils possèdent de leur glorieuse fondatrice. Ces reliques, gardées avec toutes les saintes jalousies d'un filial amour, et entourées de tant d'hommages, sont : 1^o un doigt de la main droite ; 2^o son rosaire ; 3^o une sandale ; 4^o le bâton dont elle se servait dans ses voyages. On voit, en outre, à côté de la porte, une croix de quatre à cinq pieds faite avec le bois de l'appartement où naquit la sainte. Jour et nuit, des lampes brûlent dans ce sanctuaire ; chaque matin, l'adorable Sacrifice y est offert, et la prière y monte sans cesse vers le ciel.

Le monastère est beau et entouré de vastes jardins. Le cloître est très remarquable ; des peintures à fresque retracent la vie de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Une des scènes qui frappent le plus les regards est celle où la sainte, à l'âge de sept ans, est rencontrée sur la route de Salamanque par un de ses oncles, lorsque, avec son jeune frère Rodrigue, elle s'en allait à pas pressés au pays des Maures chercher la palme du martyre.

Dans le plan de ces édifices, on a également respecté cet endroit du jardin où, avec Rodrigue, elle bâtissait des ermitages. C'est aujourd'hui un parterre contigu à l'église. Pendant longtemps, quelques Carmes sécularisés ont seuls veillé à la garde du berceau de leur mère. Aujourd'hui on

voit autour de lui une tribu florissante de religieux, qui font revivre la beauté des anciens jours du Carmel.

Outre l'église et le monastère des Carmes, qui glorifient le lieu de la naissance de Thérèse, deux autres monuments perpétuent dans Avila les souvenirs de sa sainte vie. C'est le monastère de l'Incarnation, où elle passa plus de trente ans, et celui de Saint-Joseph, fondé par elle, et qui fut le premier de la Réforme du Carmel.

Avila possède encore l'église Saint-Jean, où sainte Thérèse fut baptisée, et l'église Saint-Gilles, qui avait donné son nom au collège de la compagnie de Jésus. L'église et le monastère de Saint-Thomas, l'un des plus beaux ornements de la cité, sont également debout. Les fils de saint Dominique occupent de nouveau ces cloîtres majestueux, cette église où Thérèse pria si souvent, où elle trouva tant de secours et où elle reçut de si grandes grâces.

NOTE C

SUR LE MONASTÈRE DE L'INCARNATION DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL D'AVILA

Le monastère de l'Incarnation, d'après Lezana (tome IV des *Annales des Carmes*), fut fondé en l'année 1513 par la pieuse munificence d'Elvire de Medina. Il est situé à une petite distance de la ville, vers le septentrion, dans une agréable vallée. Ce monastère est vaste; il possède un très beau jardin avec des eaux limpides et abondantes.

L'église est en harmonie avec la grandeur des autres bâtiments. Au bas de la nef et en face du maître-autel, se trouvent, au-dessus l'un de l'autre, deux chœurs de même proportion et très réguliers. L'entrée du chœur d'en bas donne sur les cloîtres du rez-de-chaussée; et celle du chœur d'en haut, sur les corridors du premier étage. Les religieuses se réunissent d'ordinaire au chœur d'en haut; les jours de communion seulement, elles entendent la messe au chœur inférieur et y communient.

Ce monastère, dès l'année 1550, était nombreux. « J'ai vécu, dit sainte Thérèse, dans une maison où il y avait cent quatre-vingt-dix religieuses. »

Quoique ce couvent eût été érigé en 1513, ce ne fut néanmoins que deux années après, et le jour même où Thérèse fut baptisée, que l'on y célébra la première messe.

De nos jours, le monastère de l'Incarnation d'Avila offre à peu près le même aspect qu'il présentait il y a trois siècles.

cles. On n'y voit de nouveau que la superbe chapelle qui fut érigée en l'honneur de sainte Thérèse, et qui renferme dans son enceinte l'emplacement de la première cellule où elle habita pendant plusieurs années.

Après ce coup d'œil général, entrons dans ce saint asile, et visitons en détail les divers endroits où Thérèse a reçu des grâces particulières.

Nous voici à la porte d'entrée : c'est la même qui, en l'année 1533, le 2 novembre, s'ouvrait devant la jeune Thérèse de Ahumada, âgée de dix-huit ans et demi. Là, elle se sépare de son frère, Antoine de Ahumada, qui l'a accompagnée, et qui, gagné à Jésus-Christ par elle, dirige ses pas vers le couvent des dominicains pour y prendre l'habit. Là, Thérèse fait d'éternels adieux au monde; mais tandis qu'elle ne laisse paraître au dehors que la constance ferme d'une âme qui, libre du siècle, vient se donner à Jésus-Christ, elle éprouve au dedans d'elle-même cette terrible agonie dont elle fait une si vive peinture au iv^e chapitre de sa *Vie*.

Cette fidélité à la grâce de sa vocation fut peut-être, suivant la remarque d'un grave auteur, la cause de cet enchaînement de faveurs extraordinaires qui l'élevèrent à une si haute sainteté.

Franchissons le seuil : nous sommes dans les cloîtres qui, il y a trois siècles, virent, pendant plus de trente ans, passer sainte Thérèse. Ils portent l'empreinte de ses pas; ils parlent d'elle; leurs murs présentent différentes scènes de sa vie.

Rappelons-nous ici cette vision intellectuelle dont elle parle au chapitre xxvii : « Je sentais près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je voyais que c'était lui qui me parlait; il marchait toujours à côté de moi; et, sans le voir sous une forme sensible, je connaissais d'une manière fort claire qu'il était toujours à mon côté droit. »

Du cloître, nous entrons dans le parloir d'en bas, où deux tableaux représentent deux scènes de la vie de notre sainte. Un jour, Notre-Seigneur lui apparut avec un visage sévère, tandis qu'elle conversait avec une personne du monde, et il lui fit comprendre que ces entretiens lui déplaisaient. Une autre fois, le divin Maître lui donna au même sujet un aver-

tissement intérieur par un prodige mystérieux. Ces deux faits sont racontés par la sainte elle-même au chapitre VII de sa *Vie*.

C'est au parloir supérieur que la sainte vit un jour saint Pierre d'Alcantara tomber en extase. Le saint se trouvait, avec son compagnon, dans la partie extérieure du parloir, tandis que sainte Thérèse, avec quelques religieuses, était dans la partie intérieure. A peine la conversation s'était-elle engagée, que le saint entra en extase.

C'est encore dans un des parloirs de ce monastère qu'eut lieu l'entrevue avec saint François de Borgia, racontée au chapitre XXIV.

Il est un autre parloir où sainte Thérèse s'entretenait avec saint Jean de la Croix, lorsqu'elle gouvernait le monastère de l'Incarnation en qualité de prieure, et que le saint en était le confesseur. Ce parloir a été conservé tel qu'il était de leur temps. Un jour, au milieu d'un entretien sur la très sainte Trinité, notre sainte fut si touchée du langage tout céleste de saint Jean de la Croix, qu'elle se jeta à genoux pour l'écouter avec plus de respect. Bientôt leurs âmes s'embrasent. Jean de la Croix entre le premier en extase, et est élevé en l'air avec sa chaise; Thérèse, qui était à genoux, est saisie dans cette attitude, et également élevée en l'air. Béatrix de Jésus, alors religieuse de l'Incarnation, et qui ensuite passa à la Réforme, entrant au parloir pour porter un message à notre sainte, fut témoin du prodige. Souvent leurs entretiens se terminèrent de cette façon. Quelquefois, quand ils sentaient venir l'extase, ils voulaient lutter; ils saisissaient fortement les barreaux du parloir, c'était en vain : une puissance divine les élevait de terre, et les couronnait de rayons. La sainte, avec son incomparable amabilité, jetait la faute sur saint Jean de la Croix : « Il faut, disait-elle, parler de Dieu avec beaucoup de réserve au père Jean de la Croix, car non seulement il entre en extase, mais il y fait entrer les autres. »

De ce parloir, dirigeons nos pas vers l'endroit où, environ douze ans auparavant, notre sainte eut le cœur percé par le dard d'un ange. Cet endroit se trouve dans l'aile orientale du couvent; c'est un très petit oratoire que la sainte aimait

beaucoup, parce qu'elle s'y trouvait seule avec Dieu, et loin de tout bruit. C'est là que consumée des ardeurs de la charité, elle vit plusieurs fois un ange lui transpercer le cœur avec un dard enflammé, ainsi qu'elle le raconte à la fin du xxix^e chapitre de sa *Vie*.

Nous avons déjà dit, à la page 323, que, par un bref du 25 mai 1726, le pape Benoît XIII a accordé à l'ordre des Carmes une fête particulière en l'honneur de cette mystérieuse blessure, sous le titre de la *Transverbération du cœur de sainte Thérèse*. Nous avons dit de plus que le pape Benoît XIV, dans son bref *Dominici gregis* du 8 août 1744, a accordé à perpétuité une indulgence plénière à tous les fidèles qui visiteraient les églises du Carmel, depuis les premières vêpres de la *Transverbération* jusqu'au coucher du soleil du jour de la fête. Cette fête se célèbre le 27 du mois d'août.

A quelque distance du petit oratoire de la *Transverbération*, se trouve le chœur d'en haut. C'est dans ce chœur que la sainte a reçu durant l'oraison d'innombrables grâces. Là est cette statue de la très sainte Vierge, que la sainte fit placer à la stalle même de la prieure, lui remettant les clefs du couvent, et la proclamant l'unique prieure du monastère de l'Incarnation. Là, Thérèse fut favorisée d'une apparition de la sainte Vierge qui lui dit ces consolantes paroles : « Tu as eu une heureuse pensée de me mettre à cette place ; je serai présente aux louanges que les religieuses de ce monastère chanteront en l'honneur de mon Fils, et je les lui offrirai. » La sainte vit en même temps au-dessus des stalles du chœur et des appuis qui sont devant, un grand nombre d'anges. Pour perpétuer le souvenir de cette dernière apparition, les religieuses de l'Incarnation ne voulurent plus, par respect, occuper les stalles où sainte Thérèse les avait vus. Ces stalles furent ornées de fleurs et de tableaux. On en a construit de nouvelles au-dessous des premières, et c'est là que, dans des sièges humbles et modestes, les religieuses chantent les louanges de Dieu.

Descendons au chœur d'en bas, où nous avons à admirer des prodiges de grâce encore plus grands. Là, le 18 novembre 1572, à l'âge de cinquante-sept ans, et dix ans seulement avant sa mort, Thérèse, après avoir communiqué de la main de

saint Jean de la Croix, vit Notre-Seigneur Jésus-Christ et reçut de lui le titre d'épouse.

Cette faveur étant comme le couronnement de toutes celles que la réformatrice du Carmel avait reçues à l'Incarnation d'Avila, les religieuses de ce monastère ont voulu en immortaliser le souvenir, et en avoir sans cesse sous les yeux la touchante image. La table de communion où Thérèse, pendant environ trente ans, vint si souvent se nourrir du pain des anges, et où elle reçut un gage si éclatant de l'amour de Jésus-Christ, a été conservée avec soin. Elle se trouve au milieu de la grande grille, entre les deux fenêtres du chœur qui s'ouvrent sur la nef de l'église. Elle a la forme d'un tabernacle assez profond, fermé par une double porte dont l'une s'ouvre du côté des religieuses, et l'autre du côté de l'église. Le prêtre qui vient donner la communion pose d'abord le saint ciboire sur le corporal étendu dans l'intérieur, et doit ensuite étendre la main pour communier les religieuses, qui, se mettant successivement à genoux devant ce tabernacle et avançant un peu la tête, reçoivent leur Dieu à la place même où la séraphique Thérèse communia si souvent, et où elle reçut de la main de Jésus-Christ le gage de son union avec lui. Deux tableaux, représentant Notre-Seigneur donnant sa main à Thérèse, sont placés au-dessus de la table de communion, l'un dans le chœur, du côté des religieuses, et l'autre à l'extérieur, du côté des fidèles. Au bas de ces tableaux se trouvent les paroles que le divin Maître adressa à la sainte, avec la date du jour où elle se vit favorisée d'une si grande grâce.

Ce n'est pas tout : les religieuses de l'Incarnation ont placé une statue de sainte Thérèse à la stalle même qu'elle occupa comme prieure dans le chœur. La sainte, revêtue des habits du Carmel, paraît vivante. Elle préside encore à toutes les cérémonies et à tous les chants du chœur ; elle est regardée comme prieure, et la prieure du couvent n'occupe que la seconde place, à côté d'elle. Cette séraphique Mère semble abriter avec amour sous son manteau ses chères filles de l'Incarnation. Celles-ci viennent souvent s'agenouiller devant elle, lui baiser la main, et vénérer la précieuse relique qui repose sur son cœur.

A tous ces souvenirs encore vivants il s'en rattache un autre : c'est à côté de cette table de communion, à la grille même de ce chœur, que saint Jean de la Croix faisait ses instructions aux religieuses du monastère; c'est là que ses paroles de feu embrasaient les cœurs de ces épouses de Jésus-Christ, et firent plus d'une fois éprouver des transports extatiques à sainte Thérèse.

En face du chœur des religieuses est le maître-autel de l'église, où saint Jean de la Croix offrait chaque matin le saint sacrifice, pendant qu'il était confesseur du monastère de l'Incarnation.

En quittant le maître-autel et en avançant dans la nef, nous trouvons à notre droite la grande chapelle latérale dédiée à sainte Thérèse et construite dans l'emplacement où se trouvait la cellule qu'elle occupa quand elle n'était que simple religieuse. L'on voit au maître-autel deux tableaux : l'un représente la sainte blessée par l'ange; l'autre, qui est immédiatement au-dessus, la représente écrivant ses ouvrages.

On aime sans doute à voir une magnifique chapelle s'élever à l'endroit où habita d'abord notre sainte dans ce monastère : toutefois, ce n'est pas sans quelque regret qu'on ne retrouve plus cette première cellule qu'elle sanctifia par sa présence pendant de si longues années; on cherche des yeux l'oratoire qu'elle se plaisait à embellir, et où son âme aimait à se répandre devant Dieu; on voudrait entrer dans cette solitude confidente de ses soupirs, de ses larmes, de ses combats, de l'immolation de son corps virginal, de ses extases, de ses séraphiques ardeurs. Cette habitation, hélas! n'existe plus. Ce qui tempère le regret, c'est que l'espace qu'elle occupait jadis fait maintenant partie de l'enceinte d'un beau sanctuaire ouvert à la piété des fidèles, et où ils peuvent venir prier la patronne de l'Espagne. Le monastère de l'Incarnation possède néanmoins une cellule consacrée par sa présence : c'est celle qu'elle habita pendant qu'elle était prieure. Cette cellule, dont on n'a en rien changé les proportions, est transformée en un très pieux oratoire où tout semble rendre la sainte présente. Avant d'y entrer, on n'est pas peu surpris de voir les brèches profondes faites aux montants de la porte et à la porte elle-même : tant de personnes, par dévotion,

ont si ardemment désiré avoir quelque petit fragment de ce bois, que les religieuses n'ont pu s'empêcher de céder à de si pieux désirs.

Le jardin du monastère de l'Incarnation nous appelle à son tour. Il offre à l'œil le même aspect riant que du temps de sainte Thérèse, mais il est plus étendu qu'il ne l'était à cette époque. La petite maison voisine, où habitait saint Jean de la Croix, est devenue, avec le sol environnant, la propriété du monastère, et se trouve maintenant enfermée dans le jardin par le mur d'enceinte. Ainsi ce jardin porte l'empreinte des pas de la réformatrice du Carmel, et de celui qui fut après elle la plus ferme colonne de la Réforme. Quelque sentier que vous suiviez, tout vous rappelle le souvenir de Thérèse; dans ces parterres, elle venait cueillir des fleurs pour en décorer son oratoire ou quelque sainte image. Ces amandiers, ces noisetiers, c'est elle, dit la tradition du couvent, qui les a plantés. Ces belles eaux, dont les feux du soleil ne diminuent jamais la source, avaient pour elle un charme ineffable; elle ne pouvait se lasser de les contempler, parce que sa foi découvrait en elles l'image de la grâce. Ces ermitages solitaires, qui la virent si souvent agenouillée, semblent redire encore les prières qu'elle élevait vers Dieu.

Avançons vers cette partie du jardin où se trouvait jadis la maisonnette habitée par saint Jean de la Croix : la maisonnette est devenue une chapelle octogone; c'est aujourd'hui l'ermitage de saint Jean de la Croix. L'autel de ce sanctuaire a été fait avec le bois de la cellule démolie de sainte Thérèse. C'est pour cette raison qu'on l'a laissé dans sa couleur naturelle, sans aucune peinture. Grâce à une pensée ingénieuse et charmante de la piété filiale, quand on entre dans cet ermitage, on se trouve à la fois dans la cellule de la séraphique Thérèse de Jésus et dans celle du séraphique saint Jean de la Croix. C'est dans ce sanctuaire aimé du Ciel que nous laissons le lecteur.

TABLE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

Abécédaire (le troisième). Traité de l'oraison de recueillement, 28.

Ahumada (Beatrix de), mère de la sainte; son caractère, 7, 11.

Ahumada (Antoine de), frère de sainte Thérèse; accompagne sa sœur au monastère de l'Incarnation, 24; se fait religieux, 606.

Ahumada (Ferdinand, Pierre, Augustin), frères de la sainte, 605, 606.

Ahumada (Jeanne de), sœur de sainte Thérèse; prête son concours pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila, 390, 402.

Alcantara (saint Pierre d'). Tableau de sa pénitence, 293 et suiv.; il rassure la sainte, 326; approuve le projet de la fondation d'un couvent, 366; ne veut pas de revenus, 427; passe huit jours à Avila, 436; après sa mort apparaît à la sainte, 450.

Alvarez (P. Balthazar), confesseur de sainte Thérèse; il l'amène doucement à renoncer à certaines amitiés, 252, 253; lui déclare qu'au jugement de cinq ou six hommes éclairés elle serait sous l'action du démon; il la console toujours, 271; il la mortifie beaucoup, et c'est pourtant lui qui a fait le plus de bien à son âme, 279; sainte Thérèse est tentée de le quitter; Notre-Seigneur le lui défend, 280; à cause d'elle le père a beaucoup à souffrir, 308, 309; sa réserve au sujet de la fondation du nouveau cou-

- vent, 366; il interdit à la sainte de s'occuper de cette affaire, 382; lui écrit une lettre qui l'afflige beaucoup, 383, 384; avec le changement de recteur il lui permet de poursuivre de nouveau l'entreprise, 389; il reste son confesseur pendant six ans, 580.
- Alvarez** (P. Rodrigue). La sainte lui adresse deux relations, 578.
- Amitié** des personnes spirituelles. Ses avantages, 70, 71, 156, 157.
- Amour** de Dieu. En quoi consiste-t-il? 106, 520; comment l'obtenir? 97 et suiv., 228; l'amour de Dieu dans l'oraison de quiétude, 142; dans le troisième degré d'oraison, 153, 154; dans le quatrième, 176.
- Antoinette** du Saint-Esprit, 437, 459.
- Aranda** (Gonzalve de), 448.
- Araoz** (le père), 580.
- Articles** (trente-trois), réponse à la première relation de la sainte, 565.
- Augustin** (saint). Dévotion de la sainte pour lui, 85; grâces-
qu'elle reçoit par la lecture de ses *Confessions*, 86.
- Avila** (le bienheureux Jean d'). La sainte lui envoie le manuscrit de la *Vie*, 534, 582. Réponse du bienheureux, 536.
- Avila** (ville d'), 5, 6, 608.
- Avila** (monastère de l'Incarnation d'), 24, 611.

B

- Banès** (P. Dominique) lutte seul pour Saint-Joseph d'Avila, 446; confesseur de sainte Thérèse six ans, 584; son conseiller le plus habituel, 586; présente le livre de la *Vie* au Saint-Office, 586; en rédige une approbation officielle, 543.
- Baron** (P. Vincent), ses relations avec la sainte, 37, 67, 185, 583; avec le père de la sainte, 67.
- Béatrix** de Jésus, nièce de la sainte, 404.
- Beauté** de Notre-Seigneur, 299, 301, 304; effets produits par sa vue, 473.
- Bertrand** (saint Louis), 366.
- Blessure** d'amour, 320, 600.
- Briceno** (Marie), 19.
- Borgia** (saint François de) a deux entretiens avec la sainte, 580; sa direction, 249.
- Brefs** (deux), 435, 392.

C

- Cepeda** (Alphonse de), père de la sainte; ses qualités, 5, 6, 7; sa conduite à l'égard de sa fille, 7, 16, 23, 28, 42; il est par elle initié à l'oraison, 62; sa mort, 65 et suiv.
- Cepeda** (Marie de), sœur aînée de la sainte; ses qualités, 13; à deux reprises reçoit chez elle sa sœur malade, 21, 28; meurt subitement, 423.
- Cepeda** (Rodrigue de), frère de la sainte, lit avec elle la vie des saints, 7; veut être martyr, 8; bâtit des ermitages, 9; meurt à Rio de la Plata, 605.
- Cepeda** (Laurent de), frère de la sainte, envoie une somme considérable à sa sœur, 390.
- Cepeda** (Jean, Pierre, Jérôme), frères de la sainte, 604, 606.
- Cerda** (Louise de la) reçoit la sainte chez elle, 407 et suiv.; ses qualités, 411; remet au bienheureux Jean d'Avila le manuscrit de la *Vie* (voir la préface).
- Chavès** (le père), 584.
- Chemin** (le) de la montagne de Sion, traité d'oraison, 241.
- Ciel**. Désirs du ciel, 8, 35, 282, 472; la vision du ciel et ses effets, 481, 482, 484, 485.
- Clôture** (la) n'existait pas à l'Incarnation, 28; de là graves dangers, 56.
- Commencants**. Leurs tentations, 116 et suiv.; qu'ils choisissent un bon directeur, 125.
- Communion**. Le P. Baron fait communier la sainte tous les quinze jours, 67, 185; grâces extraordinaires après la communion, quelquefois avant, 152, 170, 191, 303; ses directeurs la privent quelque temps de la communion, 271; soulagement dans ses infirmités corporelles lorsqu'elle communie, 561; désir ardent de la communion, 514.
- Compagnie** de Jésus. Premières relations de la sainte avec elle, 37, 235, 244; consolation à la pensée qu'à Tolède elle trouvera une maison de la compagnie de Jésus, 410; de grandes choses lui ont été révélées sur l'ordre tout entier, 490.
- Composition** de la *Vie*. Plusieurs l'ont imposée à sainte Thérèse, 101, 144; manière dont le travail a été fait, 136, 183, 512, 532.
- Confesseur** (le) doit être judicieux, expérimenté, savant, 126-127; estime de la sainte pour les confesseurs éminents en doctrine, 36; des savants, bien que ne suivant pas les voies de la

contemplation, peuvent conduire les personnes d'oraison, 128. Si la science leur manque, c'est un grave inconvénient, 128; ils empêchent le progrès, 125; avec eux on s'engage dans une fausse route, 126.

Il y en a qui font marcher à pas de tortue, 118, 119; pendant dix-huit ou vingt ans, la sainte ne trouva pas de directeur qui la comprit, 29, 31; ses confesseurs ne lui déclaraient pas le danger des entretiens avec les personnes du monde, 48, 80; ils la jetaient dans l'erreur à propos de la gravité des péchés, 36.

Actuellement tous ceux qui lui ont commandé d'écrire cette relation sont parvenus à l'oraison de quiétude, 144; sainteté de l'un d'entre eux, 413 et suiv., 421. Nombre de ses confesseurs, 503, 532, 333.

Il faut être reconnaissant envers ses maîtres spirituels et les aimer, 528; l'affection de la sainte pour eux ne gênait pas sa liberté, 474.

Confiance en Dieu, 81, 83; Dieu n'a jamais manqué à ses amis, 103; il faut ouvrir son âme à la confiance, aux grands désirs, 127; confiance en Dieu seul: alors rien à craindre de personne, 273.

Connaissance de soi, prise comme sujet d'oraison, 125, 126; elle est un des effets du ravissement, 207.

Consolations. La sainte n'en a demandé qu'une fois, 87. (Voir *Dévotion sensible.*)

Contemplation (la) est entièrement surnaturelle, 218.

Conversations mondaines avec ses cousins, avec une parente, 13; au parloir de l'Incarnation, 59, 60; " Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais seulement avec les anges ", 253; changement opéré, 554.

Courage. Celui de la sainte n'est pas petit, 78; courage à son entrée en religion 25, 26; courage contre les démons, 275 et suiv.; dans les persécutions, 573; courage inspiré par les paroles que lui fait entendre Notre-Seigneur, 274, 278.

Crainte. La sainte ne sert pas Dieu par crainte, 579; ce motif n'eut jamais de part dans le repentir de ses fautes, 47.

Mais Dieu la conduit par la voie de la crainte relativement aux choses extraordinaires qui se passent en elle, 135, 328; chaque nouvelle faveur lui cause de l'appréhension, 199, 236; jamais pendant l'oraison même, mais hors de l'oraison, 234, 271, 563.

Elle craint aussi de faire connaître ces faveurs, parce qu'il lui semble qu'on se moquera d'elle, 281, 481. Il ne faut qu'une crainte, celle d'offenser Dieu, 277. (Voir *Défiance de soi.*)

Crapaud, 60, 61.

Croix (Saint Jean de la), 489.

Croix. Tous ceux qui s'adonnent à l'oraison ont leurs croix, 160; générosité à les porter, 107, 147, 148.
 La croix du rosaire de la sainte est miraculeusement transformée par Notre-Seigneur, 316, 317.

D

Daza (Gaspard). Ne comprend pas d'abord la sainte, 236, 239; la croit dans l'illusion, 243; inaugure Saint-Joseph d'Avila, 438, 449.

Découragement (le). Doit être combattu, 179, 180, 351.

Défiance de soi. Ne pas se flatter de posséder une vertu avant de l'avoir éprouvée par son contraire, 352, 353; éviter les occasions, 186, 187. Nulle assurance ici-bas, 513, 514, 314; celui qui est le plus élevé est celui qui doit le plus craindre, 148.

Démon (le) apparaît à la sainte sous différentes formes, 340, 341; il la tourmente, 343 et suiv.; se met sur son livre de prières, 346; la sainte le voit souvent sans aucune forme, 346; différentes visions, 494, 495.

Elle le craint peu, 275, 276, 346; elle prie saint Hilarion, saint Michel et d'autres saints de la défendre contre ces esprits ennemis, 284.

Le démon lui a parlé deux ou trois fois, 268; trois ou quatre fois il s'est vainement efforcé de lui représenter Notre-Seigneur, 305.

Désolation. Quelques états très pénibles, 331 et suiv., 440, 476; vingt-deux ans de sécheresse, 579.

Dévotion sensible. Sa nature, 90, 110; si Dieu la refuse, qu'on ne s'en tourmente pas, 106, 108, 226, 227, 528.

Diamant. La divinité comparée à un diamant, 525.

E

Eau bénite. Sa vertu contre les démons, 341, 342.

Ecclésiastique (un) converti par sainte Thérèse, 36 et suiv.; un autre lui doit la délivrance de tentations violentes, 343.

Enfer (vision de l'). Description, 358; tourments, 359; effets de cette vision, 361; la vue de l'enfer ne s'efface jamais du souvenir de la sainte, 519.

Enlèvement (l') diffère du ravissement, 596.

Esprit (marques du bon), 149.

Expérience. — La sainte, pour son livre, se sert des lumières de son expérience, 95, 150, 170.

Explication (l') des faveurs surnaturelles est une grâce récente au moment où la sainte écrit, 115, 326.

Extase (l') est la même chose que le ravissement, l'enlèvement, le vol de l'esprit, le transport, 189.

F

Femmes. Leurs progrès dans l'oraison, 524; manière de les diriger, 242.

Ferrier (saint Vincent), 204.

Foi (la) de la sainte était inébranlable, 182, 183, 385, 585, 574.

Fondation de Saint-Joseph d'Avila. Première idée, 364; ordre de Notre-Seigneur, 365; négociations, 366 et suiv. ; défense faite à la sainte de s'occuper de cette affaire, 382; après six mois, la défense est levée, 387, 389; on accommode la maison, 391; le monastère est mis sous l'obéissance de l'évêque, 395, 436; la sainte part pour Tolède, 409; rencontre de Marie de Jésus, 424; retour à Avila, 429; arrivée du bref de fondation, 435; inauguration du monastère, 437.

G

Générosité (la) excitée par les faveurs extraordinaires, 93; indispensable pour progresser dans l'oraison, 97 et suiv.

Gonzalez (P. Gilles), 580.

Goûts surnaturels. Ne pas chercher à y élever son esprit, 112.

Guérisons dues aux prières de la sainte, 501, 502, 504.

Gutierrez (le P.), 581.

H

Hernandez (P. Paul), 581.

Honneur (l') cher au cœur de la sainte, 14; l'attachement à quelques points d'honneur est un obstacle à la perfection, 353, 355.

Humilité. Ses caractères, 329, 330; fondement de l'oraison,

226; un des effets de l'oraison de quiétude, 149, et du ravissement, 208.

Fausse humilité. Ses caractères, 329, 330; un de ses effets, l'omission de l'oraison, 54, 62, 179, 184; autres effets, 91, 118, 348.

Humanité (l') de Notre-Seigneur n'est pas un obstacle à la parfaite contemplation, 220 et suiv.

Imagination. La sainte ne peut pas se représenter ce qu'elle ne voit pas des yeux du corps, 30, 84. Guerre faite par l'imagination à l'entendement et à la volonté, 163.

Impuissance (l') dans la méditation vient très souvent de l'indisposition du corps, 107; remèdes, 108; autre impuissance, 334, 335.

J

Joseph (saint) guérit la sainte de sa paralysie, 49, 52; il sert de guide dans les voies de l'oraison, 51; patron du premier couvent de la Réforme, 365.

Joseph (saint) d'Avila. Bonheur et courage des religieuses, 432, 507; solitude et austérité, 454; ordre des exercices, 455; elles ne seront d'abord que treize, 457. (Voir *Fondation*).

L

Lecture (la) fait les délices de la sainte, 29; ce qu'elle lit, 7, 11, 23, 28, 41, 85, 111, 241; elle a lu beaucoup de livres spirituels, 114.

Livre. Son utilité pendant l'oraison, 31, 84; « Je te donnerai un livre vivant », 281.

M

Madeleine (sainte Marie), 82.

Maladie (la) pendant la jeunesse de la sainte, 21, 27; traitement de Becedas, 28, 35, 40; retour à la maison paternelle, 41; la crise du quinze août, 42; les suites, 44, 48; autres infirmités, 63; la maladie ne dispense pas de l'oraison, 64.

Malaise intérieur. Dieu et le monde se disputent son âme, 67, 68; dix-huit ans passés dans ce combat, 74, 75.

- Marie** de Jésus, béate du Carmel, 424, 456.
Marie de Saint-Jérôme, 466.
Marie de la Croix, 437, 465.
Marie de Saint-Joseph, 438, 461.
Medina (Barthélemy de), 584.
Mendoza (don Alvaro de), évêque d'Avila, 395, 436.
Menesès (Philippe de), 584.
Monde (le) est exigeant pour les personnes qui tendent à la perfection, 350; mépris de ses jugements, 293.
Mourir. Désir de mourir pour être avec Dieu, 154, 155, 195 et suiv., 212, 213; « Seigneur, ou mourir ou souffrir », 530.
Mystique (théologie), 89, 99, 113, 167.

O

- Obéissance** de la sainte à ses directeurs, 246, 309, 315, 474, 555, 585, 588.
- Ocampo** (Marie de), nièce de la sainte, 364, 372.
- Oraison**. Sa nature, 76; ses difficultés, 77, 78; ses avantages, 79; oraison de recueillement, 30, 83; oraison affective, 123, 130. Quatre manières d'arroser un jardin, 101. *Premier degré d'oraison* : celui des commençants, 102; fatigue et souffrances, 103, 104; occupation de l'âme dans cet état, 111. — *Second degré d'oraison*. Oraison de quiétude : nature, 131, 132, 139; caractères, 132, 133; effets, 133, 139; conduite à tenir dans cet état, 142 et suiv.; comment distinguer si la douceur de cette oraison vient de Dieu ou de nous-mêmes ou du démon, 146, 148; avant l'âge de vingt ans, la sainte goûta l'oraison de quiétude, 29. — *Troisième degré d'oraison*. Nature, 151, 152; effets, 153, 160; abandon total aux mains de Dieu, 159; deux autres manières dont la troisième eau arrose le jardin, 161, 162, 593. — *Quatrième degré d'oraison*. Comment ce degré se distingue du précédent, 166; aliénation des sens, 167, 172; toutes les puissances sont unies à Dieu, 167, 594; on appelle cette oraison union, 167; effets, 172, 174, 176, 177, 178; la suspension de toutes les puissances est de courte durée, 173; pas de découragement, si l'on tombe dans quelque faute, 179, 180.
- Il faut sortir bien humble de l'oraison, 146; ne pas compter ses années d'oraison, 507 et suiv.
- Ovalle** (Jean de), 409, 436.
- Ovalle** (Gonzalve de), 402 et suiv.

P

- Padranos** (P. Jean de), premier jésuite à qui s'adresse la sainte, 245; sa direction, 246.
- Paroles divines.** Les premières qu'a entendues la sainte, 183, 580; elles ont précédé les visions, 273; leurs caractères, 261 et suiv.; elles se distinguent de celles de notre entendement, 263 et suiv.; de celles du démon, 267; paroles de réprimande, 278, 564; manière employée par la sainte pour rapporter les paroles dont elle a un souvenir précis, 506; comment Dieu parle à l'âme sans paroles, 287. Toutes les paroles entendues dans l'oraison, se sont accomplies, 575.
- Pauvreté.** Amour de la sainte pour elle, 555, 570; elle veut fonder le nouveau monastère sans revenus, 425 et suiv., 428, 450.
- Péché mortel.** La sainte n'en trouve aucun dans son âme, 14, 65.
- Péché véniel.** Pendant vingt ans elle ne s'en est presque pas inquiétée, 29, 74; résolution de ne plus offenser Dieu, même véniellement, 555.
- Persécutions.** Elles manquent rarement à ceux qui sont élevés au quatrième degré d'oraison, 178; la contradiction des gens de bien est une des plus grandes peines de cette vie, 327, 512, 513; persécutions suscitées à la sainte à cause de son oraison, 271; à cause de la nouvelle fondation, 383, 444; 367, 446; point de ressentiment contre ceux qui la condamnent, 182, 571, 573, 587.
- Politesse.** Trop compliquée dans le monde; source d'ennuis pour les personnes d'oraison, 478, 479.
- Prédicateurs.** La sainte aime à les entendre, 80; pourquoi beaucoup d'entre eux produisent peu de fruits, 157.
- Présence de Dieu.** Celle qui dépend de nous, 603; Jésus-Christ présent à la pensée, 112; bonheur de posséder Dieu au dedans de nous, 137; présence de Dieu dans tous les êtres et en nous, 175.
Sentiment de la présence de Dieu, 89, 133, 134, 220; Dieu se fait sentir à l'âme par les effets qu'il produit en elle, 286.
- Prêtre** (voir *Ecclésiastique*).
- Progrès.** Les âmes courageuses progressent vite, 117, 507, 508

R

- Ravissement.** Comment il se distingue de l'union, 189, 190; il est irrésistible; ses effets et ses avantages, 192, 193, 200, 203 et suiv., 214; il n'est pas continu, 201; dans les ravissements Dieu accorde les révélations et les visions, 216; le premier ravissement de Thérèse, 253.
- Reconnaissance** pour les lumières des savants, 129; le souvenir des grâces reçues produit d'excellents effets, 150, 92, 93.
- Recueillement** pénible aux commençants, 102; oraison de recueillement, 30, 83; recueillement et quiétude, 136, 139.
- Relâchement** dans plusieurs couvents, 57 et suiv.
- Religieux.** Que deviendrait le monde, s'il n'y avait des religieux? 365.
- Résignation** dans les souffrances, 41, 45, 48.
- Révélations** (les) ont lieu dans les ravissements, 216; différentes révélations, 423, 490, 517, 528.
- Ripalda** (le père), 581.
- Rois** (les) devraient travailler à acquérir l'intelligence de la vérité, 209; pour leur obtenir cette grâce, la sainte est prête à tous les sacrifices, 210, 211.
- Royauté** de Notre-Seigneur. Sa majesté et sa bénignité, 475.

S

- Salazar** (Ange de), provincial des Carmes : sa conduite à l'égard de la sainte, 366, 368, 444, 452.
- Salazar** (Gaspard de), recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Avila; secours donné à la sainte, 388; vision à son sujet, 489.
- Salazar** (Marie de), 412.
- Salcedo** (François de). Son portrait, 237, 238; ses relations avec sainte Thérèse, 239, 240, 243, 327; d'abord opposé, puis favorable à la fondation de Saint-Joseph d'Avila, 370, 448, 449
- Salinas** (le père), 584.
- Santander** (le père), 581.
- Santé.** La sainte a toujours eu peu de santé, 23; la préoccupation de la santé est nuisible à l'avancement spirituel, 118 et suiv.; la nourriture et le sommeil sont un supplice pour la sainte, 212, 554, 573.

Science (la) jointe à l'humilité est un grand trésor pour l'oraison, 113; dans l'oraison de quiétude on doit la mettre de côté, 145; elle coûte à acquérir, 129; science des confesseurs. (Voir *Confesseur*).

Secret. La sainte le recommande à ses directeurs, 94, 95; il n'est pas gardé, 242.

Souffrances dans l'oraison, 104, 105; « Vous avez souffert, Seigneur, je veux souffrir », 105; « ou mourir ou souffrir », 530. (Voir *Croix, maladie, persécutions*.)

Suarez (Jean), 580.

Suarez (Jeanne), amie de la sainte, 21, 28, 35.

Surnaturel. Nature, 592; le parfait détachement des parents, le mépris des jugements du monde sont des dons surnaturels, 351, 352; ne pas s'élever de soi-même aux goûts surnaturels, 112, 113, 115.

T

Tapia (Agnès et Anne de), 378.

Tentations (Voir *Commencants, désolation, fausse humilité*).

Térésita, nièce de la sainte, 398.

Transports d'amour. Nature, 500. Comment ils se distinguent des mouvements ordinaires de dévotion, 319; l'âme en reste blessée, 320; elle ne peut se tenir en repos : fontaine bouillonnante, grand feu, 337, 338; transport de douleur causé par le désir de voir Dieu : délicieux martyr de l'âme en cet état, 194 et suiv.

Transverbération du cœur de la sainte, 321 et suiv.

Trouble. Ses effets, 106; quelques sujets de trouble pour la sainte, 347, 348.

U

Ulloa (Guiomar de) reçoit la sainte dans sa maison, 251; lui rend plusieurs services, 325, 366, 385.

Union. Nom donné au quatrième degré d'oraison, 167. C'est au fond la même chose que le vol de l'esprit; elle s'en distingue comme un petit feu diffère d'un grand feu, 169, 170, 597. L'union se distingue du ravissement en ce que le ravissement dure davantage et se fait plus sentir à l'extérieur, 594. Elle se produit, dans les commencements, presque toujours à la suite d'une longue oraison mentale, 171. C'est la plus grande grâce que

Notre-Seigneur accorde dans ce chemin spirituel ou du moins une des plus grandes, 594.

Oraison d'union, 200, 221, 226, 234, 286.

Ursule des Saints, 437, 463.

V

Vaine gloire. La sainte en a horreur et en triomphe facilement, 55, 558, 574; il y a une peur excessive de la vaine gloire, 70, 91, 92.

Vérité. Ignorance des vérités de l'Écriture, 519; vision de la Vérité, 519; fruits de cette vision, 520, 521.

Visions. Quelles sortes de visions a eues la sainte? 300, 588. Vision intellectuelle : sa nature, 284, 285, 590; ses caractères, 286 et suiv. Vision imaginaire; sa réalité, 302, 303; sa durée, 580; sa force, 304; sa pureté, 589; sa sécurité, 305 et suiv.

Différentes visions de Notre-Seigneur, 59, 298, 301, 304, 313, 314, 491, 492, 494, 501. Vision de la sainte Trinité, 601. Vision du Saint-Esprit, 487. Vision de Notre-Dame, de saint Joseph, de la robe et du collier, 393, 394; vision de la gloire de Marie dans son Assomption, 517. Vision du ciel, 515, 500; et de plusieurs âmes montant au ciel, 497, 498, 499. Visions diverses, 494, 495, 496, 512, 518, 522, 526, 527.

L'aveu de ces visions coûte à la sainte beaucoup d'ennuis, 314, 315; elles l'ont fait croître en vertu, 305, 556, 587, 589.

Vocation religieuse. Vague désir dès l'enfance, 9; vive répulsion qui diminue au couvent de Notre-Dame de Grâce, 20; lutte intérieure, 22; entrée au monastère de l'Incarnation, 25.

Vol de l'esprit. Nature, 597; il est distinct de l'union dans laquelle il se produit, 169, 170, 597.

Y

Yanguas (P. Jacques de), 585.

Ybanez (P. Pierre) approuve et favorise la fondation de Saint-Joseph, 368, 385, 452; la sainte lui ouvre son âme, 386; vision de la sainte à son sujet, 488; sa mort, 489.

Z

Zèle pour le progrès des autres dans les voies spirituelles, 62, 65, 121, 122, 574; zèle excité par le troisième degré d'oraison, 154 et

suiv.; par le quatrième, 178; si la sainte écrit, c'est afin de faire aimer aux âmes l'oraison, 170; désir d'éclairer des âmes aveuglées, 205; de dire aux rois des vérités salutaires, 210; d'avoir des occasions de travailler à la gloire de Dieu, 212; d'être privé des grâces extraordinaires en faveur d'âmes qui en feront un meilleur usage, 169; de voir Dieu servi par des hommes sçavants et détachés, 574; elle désire ardemment la gloire de Dieu, l'extension de l'Église, le salut du prochain, 579, 582.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	V
AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.....	I

CHAPITRE PREMIER

Où l'on traite de la manière dont le Seigneur attira cette âme à la vertu dès son enfance, et du secours que l'on trouve pour le bien, dans l'exemple de ses parents.....	5
<i>Note sur les parents de sainte Thérèse et la naissance de la sainte.....</i>	5

CHAPITRE II

Comment elle perdit ses vertus, et combien il importe de fréquenter, dès l'enfance, des personnes vertueuses.....	11
--	----

CHAPITRE III

Comment la compagnie des gens de bien contribua à réveil- ler ses premiers désirs, et de quelle manière le Seigneur l'éclaira sur l'erreur où elle était tombée.....	19
--	----

CHAPITRE IV

Comment Dieu l'aida à se vaincre pour prendre l'habit reli- gieux, et combien d'infirmités sa divine Majesté lui envoya.	24
---	----

CHAPITRE V

	Pages.
Suite du récit de ses grandes souffrances et de la patience que Dieu lui accorda pour les supporter. Comment Dieu tira le bien du mal; on le verra par ce qui lui arriva dans l'endroit où elle était allée se faire traiter	34

CHAPITRE VI

Ses nombreuses obligations envers le Seigneur pour la résignation qu'il lui donna dans ses grandes souffrances. — Elle prit comme médiateur et avocat le glorieux saint Joseph; elle en retira de précieux avantages.....	44
<i>Ce que sainte Thérèse a fait pour étendre le culte de saint Joseph</i>	51

CHAPITRE VII

De quelle manière elle perdit les grâces que le Seigneur lui avait faites; misérable vie qu'elle mena. Inconvénients pour des religieuses de n'être pas strictement cloîtrées....	54
---	----

CHAPITRE VIII

Grand bien qui lui revint, pour le salut de son âme, de n'avoir pas entièrement abandonné l'oraison; c'est là aussi un excellent moyen de réparer nos pertes. Elle la conseille à tout le monde à cause des grands avantages qu'on en retire; quand même on n'y persévérerait pas, c'est beaucoup d'avoir profité quelque temps d'un bien si considérable.....	73
--	----

CHAPITRE IX

Par quels moyens Dieu réveilla son âme, l'éclaira au milieu de si grandes ténèbres, et fortifia ses vertus pour lui faire éviter tout péché.....	82
--	----

CHAPITRE X

Elle commence à exposer les grâces que le Seigneur lui accordait dans l'oraison. Concours que nous pouvons y	
--	--

apporter, et combien il importe de reconnaître les faveurs divines. Elle prie celui auquel cet écrit est destiné de tenir secret ce qui va suivre. C'est par obéissance qu'elle raconte avec tant de détails les grâces reçues de Dieu... 89

CHAPITRE XI

Pourquoi l'on n'arrive pas en peu de temps à un parfait amour de Dieu. Au moyen d'une comparaison elle explique quatre degrés d'oraison. Premier degré. Ce qui suit est très utile aux commençants et à ceux qui n'ont pas de consolations spirituelles dans l'oraison..... 97

CHAPITRE XII

Suite de l'explication de ce premier état. Jusqu'où nous pouvons arriver par nous-mêmes, avec la grâce de Dieu; danger de vouloir s'élever à des choses surnaturelles et extraordinaires, avant que le Seigneur nous y fasse monter..... 110

CHAPITRE XIII

Elle continue l'explication de ce premier état. Avis pour certaines tentations que le démon a coutume de susciter. Grande utilité de ces conseils..... 116

CHAPITRE XIV

Second degré d'oraison, dans lequel Dieu fait goûter à l'âme des consolations plus particulières. Explications qui aident à comprendre comment ces faveurs sont déjà surnaturelles. Cela mérite une grande attention..... 131

CHAPITRE XV

Suite du même sujet. Quelques avis sur la conduite à tenir dans l'oraison de quiétude. Comment beaucoup d'âmes parviennent à cette oraison, et comment un petit nombre seulement vont au delà. Les questions traitées ici sont nécessaires et d'un profit considérable..... 139

CHAPITRE XVI

	Pages.
Troisième degré d'oraison. Explication de choses très élevées. Ce qui est au pouvoir de l'âme parvenue à cet état; effets produits par ces grandes grâces du Seigneur. Ce qui est dit ici est bien propre à porter les âmes à louer Dieu et consolera beaucoup celles qui sont arrivées jusque-là.....	151

CHAPITRE XVII

Continuation du même sujet. Explication de ce troisième degré d'oraison; derniers effets qu'il produit. Obstacles qu'apportent ici l'imagination et la mémoire.....	159
---	-----

CHAPITRE XVIII

Quatrième degré d'oraison. Excellente dignité conférée par le Seigneur à l'âme qu'il y élève. Les personnes d'oraison doivent par là s'animer à faire des efforts pour arriver à un état si sublime. On peut y atteindre ici-bas, non sans doute par son mérite, mais par la bonté du Seigneur.....	166
---	-----

CHAPITRE XIX

Continuation du même sujet. Effets opérés dans l'âme par ce degré d'oraison. Vive exhortation à ne pas revenir en arrière et à ne pas abandonner l'oraison, même si l'on tombe après cette faveur. Inconvénients qu'il y aurait à ne pas agir ainsi. Ces conseils sont très importants et doivent consoler beaucoup les âmes faibles et pécheresses.	176
--	-----

CHAPITRE XX

Différence entre l'union et le ravissement. Nature du ravissement. Quelques mots du bien possédé par l'âme que Dieu, dans sa bonté, conduit jusque-là. Effets produits par le ravissement.....	189
--	-----

CHAPITRE XXI

Suite et fin de ce dernier degré d'oraison. — Sentiments de l'âme obligée de vivre de nouveau ici-bas; lumière que	
--	--

Dieu lui donne sur les erreurs du monde. Salutaire doctrine contenue dans ces pages.....	209
--	-----

CHAPITRE XXII

C'est un chemin sûr pour les contemplatifs de ne pas se porter aux choses élevées, si le Seigneur ne les y fait pas monter lui-même. Comment l'humanité de Jésus-Christ sert de moyen pour parvenir à la plus sublime contemplation. Erreur où cette âme resta un certain temps. Grande utilité de ce chapitre.....	218
---	-----

CHAPITRE XXIII

Elle reprend le récit de sa vie. Comment et par quels moyens elle s'appliqua à une plus grande perfection. Avantages, pour les personnes qui dirigent des âmes adonnées à l'oraison, de connaître la méthode à suivre au début. Profit qu'elle retira elle-même d'avoir été bien conduite.	233
<i>Note sur Gaspard Daza, prêtre d'Avila.....</i>	236
<i>Note sur François de Salcedo, gentilhomme d'Avila.....</i>	238

CHAPITRE XXIV

Suite du même sujet. Comment son âme progressa dès qu'elle commença d'obéir. Il lui servait peu de résister aux faveurs divines, Dieu lui en accordant toujours de plus grandes.....	247
<i>Note sur Guiomar de Ulloa, amie de sainte Thérèse.....</i>	251
<i>Notice sur le P. Balthazar Alvarez, de la Compagnie de Jésus, confesseur de sainte Thérèse.....</i>	255

CHAPITRE XXV

De quelle manière les paroles que Dieu adresse à l'âme se font entendre sans frapper les oreilles. Quelques erreurs qui peuvent se rencontrer en ceci ; comment on les reconnaît. Cette explication est très utile à ceux qui ont atteint ce degré d'oraison, car elle est claire et très instructive.	261
--	-----

CHAPITRE XXVI

Suite du même sujet. — Elle rapporte certaines choses qui	
---	--

	Pages
lui arrivèrent, et qui, en l'engageant à bannir toute crainte, la confirmèrent dans la pensée que les paroles entendues par elle venaient du bon esprit.....	277
CHAPITRE XXVII	
Autre mode par lequel le Seigneur instruit l'âme sans lui parler, et lui manifeste sa volonté d'une manière admirable. Elle rapporte une vision très élevée que le Seigneur lui accorda, et qui n'était pas imaginaire. Ce chapitre mérite une attention spéciale.....	283
CHAPITRE XXVIII	
Grandes faveurs qu'elle reçut de Dieu, et manière dont Notre-Seigneur se montra à elle pour la première fois. Elle explique ce que c'est qu'une vision imaginaire, ses grands effets et les signes qu'elle laisse dans l'âme, quand elle vient de Dieu. Ce chapitre est très utile et digne de remarque.....	298
CHAPITRE XXIX	
Continuation du même sujet. Quelques grâces signalées que le Seigneur lui accorda. Ce qu'il lui disait pour la rassurer et lui permettre de répondre à ses contradicteurs.....	312
CHAPITRE XXX	
Elle reprend le récit de sa vie, et explique comment le Seigneur la délivra d'une grande partie de ses peines, en conduisant dans la ville où elle était le saint homme Frère Pierre d'Alcantara, de l'ordre de Saint-François. Elle expose les grandes tentations et les épreuves intérieures qu'elle endurait parfois.....	323
CHAPITRE XXXI	
Elle parle de tentations intérieures, d'apparitions et de tourments qui lui venaient du démon. Elle explique aussi certaines choses excellentes pour l'instruction des personnes qui marchent dans la voie de la perfection.....	340

CHAPITRE XXXII

	Pages
Comment il plut au Seigneur de la transporter en esprit dans un endroit de l'enfer, qu'elle avait mérité par ses péchés. Ce qu'elle en rapporte n'est presque rien auprès de la réalité. Elle commence à raconter la fondation du monastère de Saint-Joseph, où elle se trouve maintenant.....	358
<i>Lettre de saint Louis Bertrand, de l'ordre de Saint-Dominique, à sainte Thérèse; célèbre prédiction du saint sur la réforme du Carmel.....</i>	366
<i>Note sur le P. Pierre Ybañez, de l'ordre de Saint-Dominique.</i>	368
<i>Notice sur Marie de Ocampo et sa sœur Éléonore, nièces de sainte Thérèse.....</i>	372
<i>Notice sur Isabelle de Saint-Paul, nièce de sainte Thérèse....</i>	375
<i>Notice sur Agnès et Anne de Tapia, cousines germaines de sainte Thérèse.....</i>	378

CHAPITRE XXXIII

Suite du récit de la fondation du monastère de Saint-Joseph. Comment on lui défendit de s'occuper de ce projet, et combien de temps elle y renonça. Elle parle de quelques-unes de ses peines, et des consolations par lesquelles le Seigneur la soutenait.....	382
<i>Notice sur Laurent de Cepeda, frère de sainte Thérèse, et sur Thérèse de Jésus, sa fille.....</i>	396
<i>Notice sur Jeanne de Ahumada, sœur de sainte Thérèse, Gonzalve de Ovalle, son fils, et Béatrix de Jésus, sa fille.....</i>	401

CHAPITRE XXXIV

Comment, à cette époque, il fut à propos qu'elle s'absentât de la ville. Elle en donne les raisons. Sur l'ordre de son supérieur, elle alla consoler une dame de haut rang qui était dans l'affliction. Événements qui se passèrent en ce lieu. Grâce que Dieu lui fit, en se servant d'elle pour exciter un religieux de grande naissance à le servir véritablement; elle trouva dans la suite en lui secours et protection. — Ce chapitre mérite beaucoup d'attention.....	407
--	-----

	Pages
<i>Note sur Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina Cæli, et fondatrice du monastère des carmélites de Malagon.....</i>	408
<i>Note sur Marie de Salazar, qui porta dans le Carmel le nom de Marie de Saint-Joseph.....</i>	411

CHAPITRE XXXV

Elle continue le récit de la fondation de cette maison de Saint-Joseph. Par quels moyens, sur l'ordre de Dieu, elle parvint à y faire observer la sainte pauvreté. Pourquoi elle quitta cette dame chez qui elle était. Quelques autres choses qui lui arrivèrent.....	424
<i>Note sur Marie de Jésus, fondatrice des carmélites déchaussées d'Alcala de Henarez.....</i>	425

CHAPITRE XXXVI

Suite du même sujet. Elle raconte comment l'affaire se conclut, et de quelle manière fut fondé ce monastère du glorieux Saint-Joseph. Violentes contradictions et persécutions qui éclatèrent après la prise d'habit des religieuses. Grandes souffrances et tentations dont elle fut elle-même assaillie. Comment le Seigneur la tira victorieusement de toutes les difficultés, à la gloire et à la louange de son nom.....	435
<i>Ordre des exercices suivi dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.....</i>	455
<i>Notice sur les quatre premières carmélites de Saint-Joseph d'Avila, Antoinette du Saint-Esprit, parente de sainte Thérèse, Ursule des Saints, Marie de Saint-Joseph et Marie de la Croix.....</i>	459
<i>Notice sur Marie de Saint-Jérôme, nièce de sainte Thérèse, et première prieure de Saint-Joseph d'Avila après la sainte... </i>	466

CHAPITRE XXXVII

Elle traite des effets qu'opéraient en elle les grâces de Notre-Seigneur. Elle y joint des enseignements utiles. Comment on doit estimer et s'efforcer d'acquérir quelques degrés de plus de gloire. Aucune difficulté ne doit nous faire négliger des biens qui sont éternels.....	471
---	-----

CHAPITRE XXXVIII

Pages

Elle parle de plusieurs faveurs insignes reçues de Dieu, comme la connaissance de quelques secrets du ciel, et d'autres grandes visions et révélations dont la divine Majesté voulut bien la favoriser. Elle indique les effets que ces grâces produisaient en elle, et les grands avantages que son âme en retirait.....	431
---	-----

CHAPITRE XXXIX

Elle poursuit le récit des grâces signalées que Dieu lui a faites. Comment le Seigneur lui promet de prendre soin des personnes qu'elle lui recommanderait. Quelques circonstances remarquables dans lesquelles Dieu lui a accordé cette faveur.....	501
--	-----

CHAPITRE XL

Suite du récit des grandes faveurs qu'elle a reçues de Dieu. On peut retirer de plusieurs d'entre elles de précieux enseignements. Son but principal, après celui de satisfaire à l'obéissance, a été de raconter les grâces qui peuvent être utiles aux âmes. Avec ce chapitre s'achève la relation de sa vie, écrite de sa main. — Puisse-t-elle tourner à la gloire de Dieu! Amen.....	519
LETTRE de sainte Thérèse accompagnant l'envoi du livre de sa <i>Vie</i>	533
LETTRE du bienheureux Jean d'Avila à sainte Thérèse approuvant le livre de sa <i>Vie</i>	536
<i>Notice sur le bienheureux Jean d'Avila</i>	541
APPROBATION donnée au livre de la <i>Vie</i> par le P. Dominique Bañès.....	543
<i>Notice sur le P. Bañès</i>	548
RELATIONS adressées par sainte Thérèse à quelques-uns de ses confesseurs.....	551
Relation I (1560).....	551
<i>Réponse attribuée à saint Pierre d'Alcantara</i>	565
Relation II (1562).....	569

	Pages.
RELATIONS au P. Rodrigue Alvarez. Relation I (1575).....	578
Relation II (1575).....	592

APPENDICE

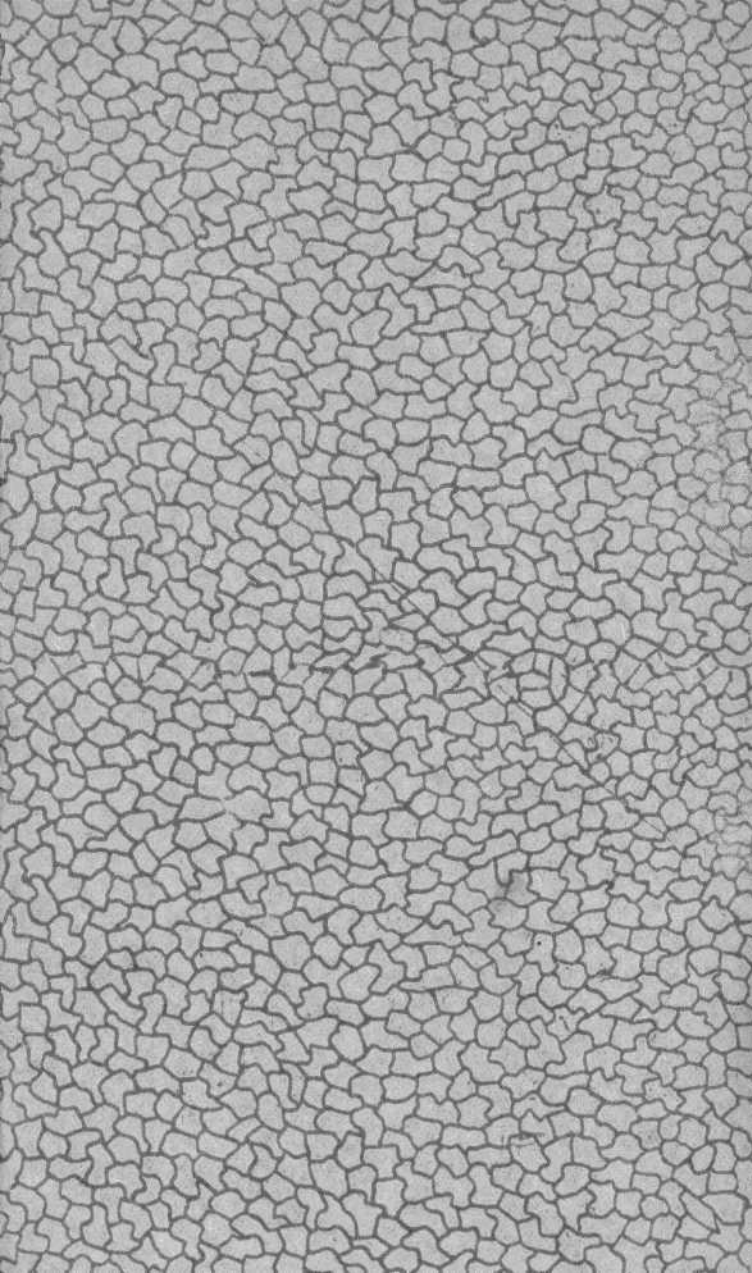
NOTE A sur la famille de sainte Thérèse.....	604
NOTE B sur Avila et l'habitation des Cepeda.....	608
NOTE C sur le monastère de l'Incarnation de Notre-Dame du Mont-Carmel d'Avila.....	611
TABLE ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.....	619

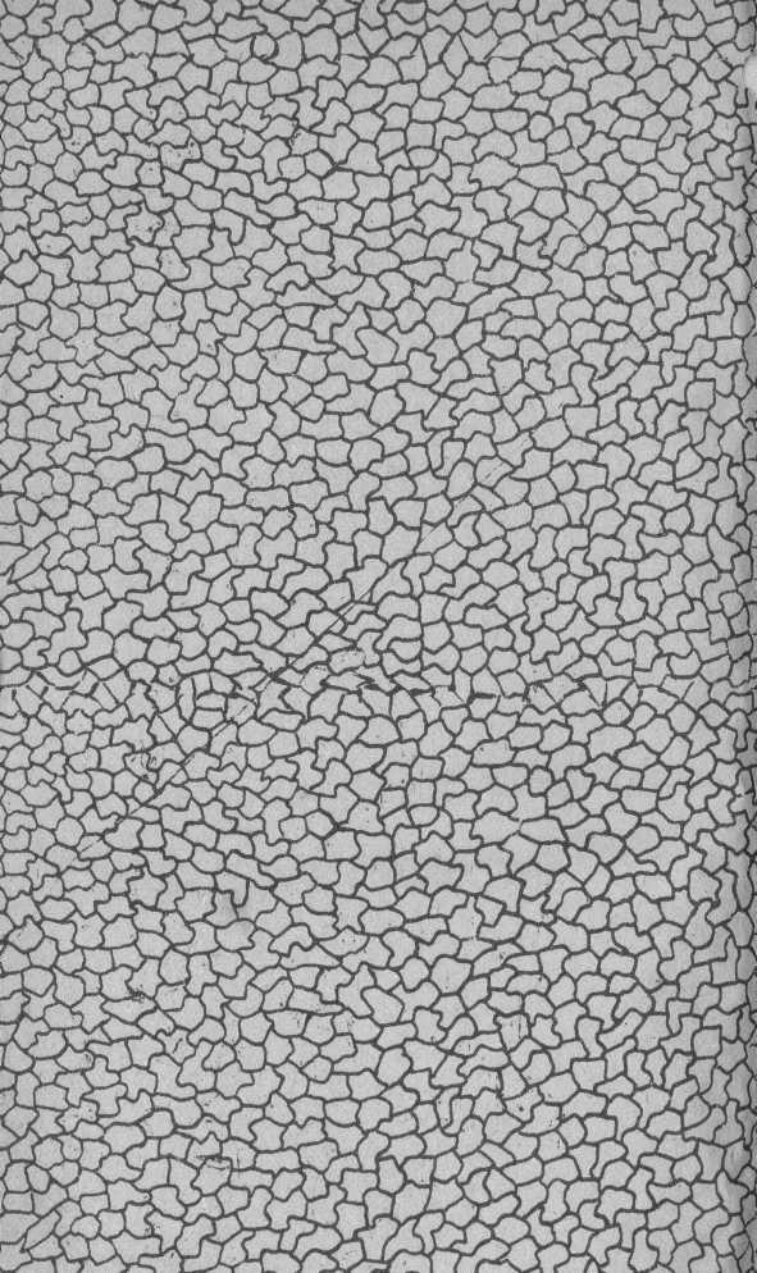


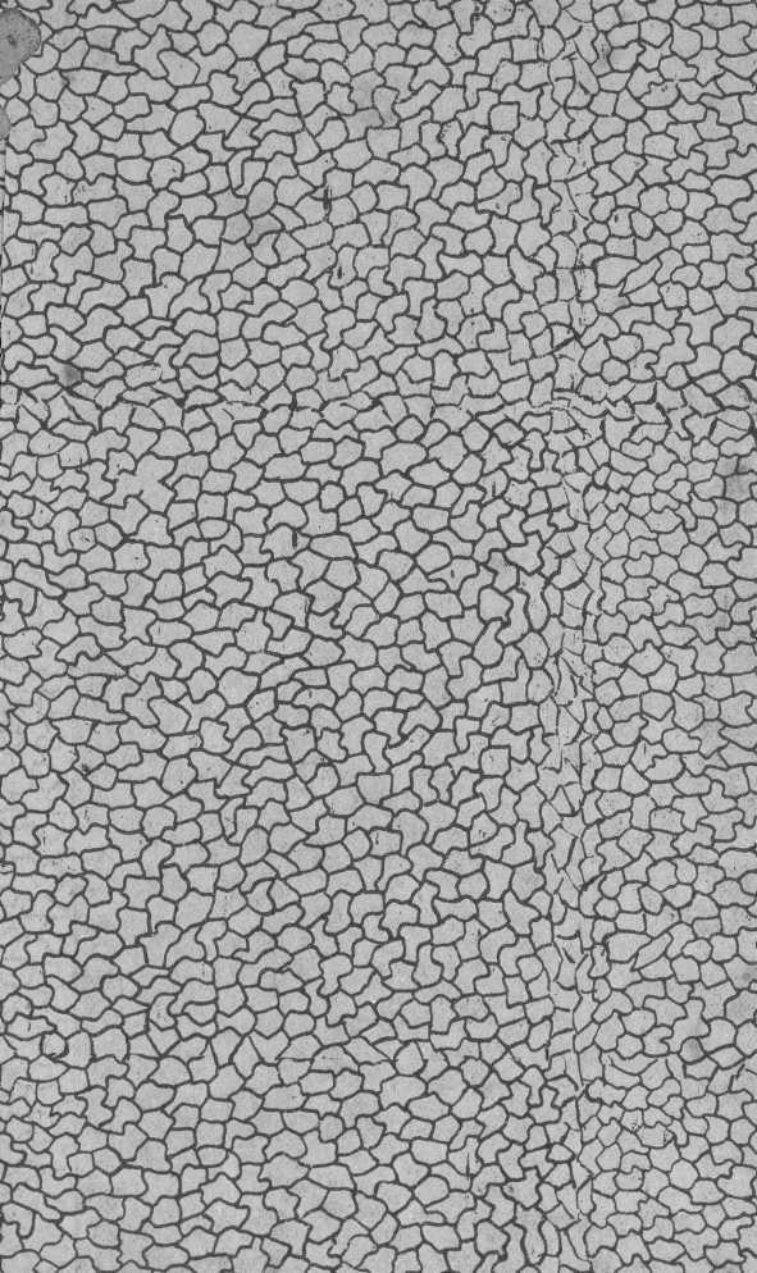
1303

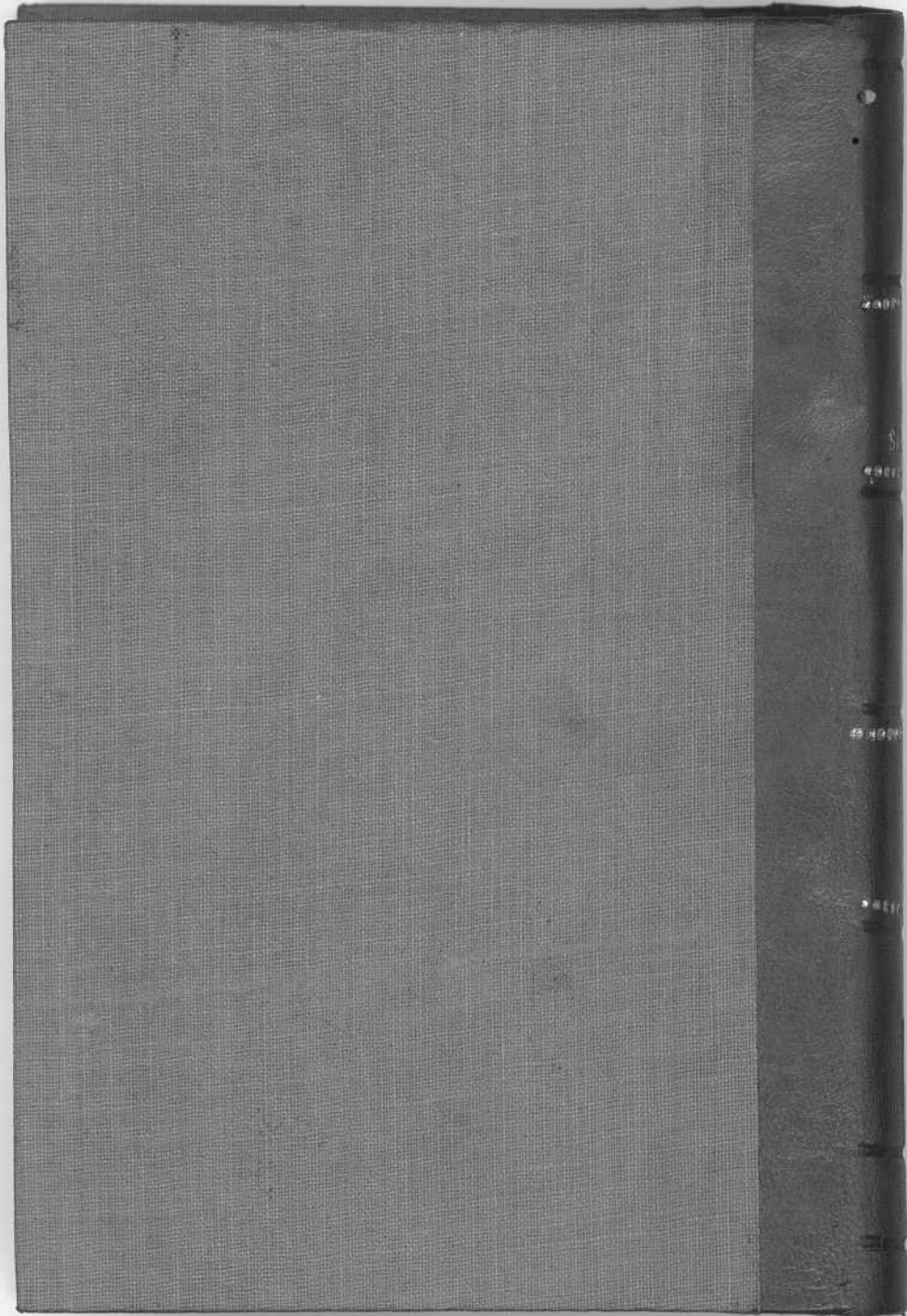
8

7



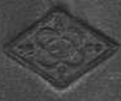








BOUXX
VIE
DE
SAINTE THERESE



4

1303.